J. ROBIE

VOYAGE
DANS
L'INDE & À CEYLAN





à Monsieur Amelin,
hommage de l'auteur.

J. Robie



ALEXANDRE, Phot.

LA MEILLEURE MONTURE.

JEAN ROBIE

FRAGMENT

DE

VOYAGE DANS L'INDE

ET A CEYLAN



BRUXELLES
PARENT & Cie, MONTAGNE DE SION, 17

1883



JEAN ROBIE

FRAGMENT

D'UN

VOYAGE DANS L'INDE

ET A CEYLAN



BRUXELLES
PARENT & Cie, MONTAGNE DE SION, 17

—

1883

DE BRUXELLES A CEYLAN

Le 11 novembre 1881. — Un brouillard lourd et froid couvre la Belgique et le Nord de la France : j'ai hâte d'atteindre la frontière du pays du soleil, la Méditerranée.

A la gare de Paris-L.-M., la salle d'attente est remplie de malades emmitouflés dans leurs pelisses, enroulés dans leurs couvertures. Pauvres hirondelles qui semblent craindre d'aspirer les effluves glacés de notre climat enfumé et s'envolent pleines d'espérance vers le pays où fleurit l'oranger, pour y chercher, remède suprême, l'air pur et le soleil.

Nous voyageons en *sleeping car.* J'ai deux compagnons de cabine fort hypothéqués ; par contre, un voisin de dessus... quel homme ! C'est un Japonais, petit de taille, mais quelles épaules !.. sa couchette craque au moindre mouvement. Il est à remarquer, en passant, que tous les Japonais se ressemblent. Celui-ci me rappelle son compatriote que l'on voyait à l'Hippodrome, portant au bout d'un mât l'un des siens et le tenant suspendu en guise de girouette. Il est entouré de petits colis : sacoches pleines, portefeuilles, sacs, etc... Est-ce un hercule engagé dans la diplomatie, ou un diplomate transformé en hercule?

Les uns gémissent, les autres toussent, moi je dors. Tout en sommeillant, j'ai changé de climat, et, lorsque je m'éveille, je m'aperçois que le soleil s'est levé sur la ville d'Orange.

Il est sept heures du matin; à dix heures et demie, nous entrons en gare de Marseille.

La grande cité phocéenne donne un avant-goût de l'Orient; elle vous prend par le nez et par l'oreille ; des senteurs diverses s'exhalent des produits exotiques ; un tohu-bohu incroyable d'Arabes, d'Africains et de Levantins vous assourdit. On s'accroche aux flancs des navires; Indiens, Chinois ou Japonais peignent, astiquent, escaladent, et chacun montre le génie particulier à sa race. L'Arabe est brusque et violent, le Chinois est silencieux, patient, méticuleux et se tire toujours d'affaire n'importe où, n'importe comment.

Je me suis fait conduire à bord de l'*Anadyr*, en partance pour Shang-Haï. C'est un superbe steamer des Messageries maritimes; il fait partie d'une série d'excellents navires, tels que: le *Djemna*, l'*Ava,* l'*Iraouaddi*, etc. Une bonne cabine est mise à ma disposition et j'ai l'espoir d'en jouir seul à partir de Naples, plusieurs voyageurs étant inscrits pour cette destination.

Il me semble que la Corniche s'est encore embellie. J'ai revu avec grand plaisir la villa de M. G., riche fabricant de Marseille, « qu'il a fait son *beurre* en faisant du *savong* », me disait mon cocher dans son jargon parfumé d'ail.

Après avoir fait l'acquisition d'une chaise longue en rotin, meuble indispensable pour une traversée de vingt-deux jours, je me suis installé à bord une heure avant le départ. Temps superbe. L'*Anadyr* est *à quai,* dans le port de la Joliette. L'*Iraouaddi* vient d'arriver avec les malles de l'Inde, de la Chine et du Japon, et comme les deux navires se touchent, c'est un va-et-vient continuel; l'un est pressé de partir, l'autre est heureux d'arriver ; chacun s'exclame dans l'idiome qui lui est propre, et, tandis que de monstrueux colis s'engouffrent dans les flancs de l'*Anadyr*, les passagers de l'*Iraouaddi* déversent sur le quai les bagages les plus disparates. On court affairé, on entasse pêle-mêle les fruits des tropiques, les noix de coco, les ananas, les régimes de bananes avec des cages d'oiseaux et des cartons défoncés.

Engloutis sous un monceau de caisses, quelques singes effarés s'agitent comme de beaux diables, tirant sur leur chaîne et faisant la grimace aux crocodiles empaillés.

La vapeur s'échappe avec fracas des machines de notre steamer ; le grincement des grues et des poulies se confond avec les cris discordants des perroquets; les coups de sifflet des contre-maîtres d'équipage viennent renforcer encore, si c'est possible, cette affreuse cacophonie.

Une foule compacte couvre le pont; les larmes coulent à flots, c'est le moment suprême des adieux et des embrassades. J'ignore si c'est un effet de la contagion, mais, en vérité, je me sens tout ému. L'idée d'accomplir seul un aussi long voyage m'apparaît en cet instant comme une entreprise hasardeuse, presque téméraire. Franchement j'éprouverais un vif plaisir à voir en ce moment le visage d'un compatriote : mais hélas ! la Belgique est « si petite et la mer est si grande » !

J'en étais là de mes réflexions, lorsque m'apparut le visage de M. de N., dont j'ai fait la connaissance, en 1878, au Caire, où il occupait un poste élevé. D'un caractère loyal et sympathique, il a laissé en Egypte les meilleurs souvenirs. Il m'apprend qu'il se rend à Pekin avec toute sa *smala*, pour employer son expression, une charmante famille, soit dit entre parenthèse; nous ferons donc route ensemble jusqu'à Pointe-de-Galle. Enfin, un dernier coup de cloche retentit : les visiteurs quittent précipitamment le pont en s'essuyant les yeux ; on lève l'ancre, on est parti ; le silence succède au tohu-bohu.

La saison la plus favorable pour le touriste qui traverse la mer Rouge et visite l'Inde britannique commence en novembre et finit en mars. A cette époque de l'année, le thermomètre dépasse rarement à Aden 35°, à Ceylan 33°, à Madras, Calcutta et Bombay 30° le jour et 28° la nuit. A Delhi, Amritsir et Lahore, la température est

excellente, parfois même fraîche le soir. Le renversement des moussons, l'époque des cyclones, a lieu vers le milieu d'octobre et d'avril.

Dans l'après-midi, nous passons entre la côte et les îles d'Hyères, qui, par le temps qu'il fait, offrent la scène la plus ravissante que l'on puisse rêver et, graduellement, les côtes de France disparaissent à l'horizon. Les passagers commencent à circuler ; on se tâte, il faudra vivre ensemble côte à côte pendant longtemps, parfois dans la même cabine, et, qui sait ? peut-être sur le même radeau.

Le service des Messageries maritimes de l'Inde, Chine et Japon est le meilleur que je connaisse à tous les points de vue. L'équipage se recrute dans la réserve de la flotte, les officiers sont des hommes éprouvés et, parmi les subalternes, on compte des Chinois, des Malais, des Indous. Les chauffeurs sont des nègres de la côte d'Afrique et des Arabes d'Aden ; quant au service de la table, il peut servir de spécimen du confortable le plus complet, le mieux entendu qu'un passager puisse désirer. Il se compose de quatre repas par jour, vins et liqueurs, la glace est à discrétion. Notez que notre glacière contient 30,000 kilos. — Rien du radeau de la Méduse.

Il y a à bord des Anglais, des Ecossais, des Irlandais, un ingénieur japonais et un Chinois que j'ai connu à Bruxelles ; quelques Italiens, beaucoup de Hollandais et de Français. Parmi ceux-ci se trouvent des prêtres qui vont aux îles Maurice, des missionnaires en destination de la Chine et du Japon, des capucins franciscains, des congréganistes expulsés ; de plus, un jeune missionnaire belge allant en Mantchourie convertir les Tartares ; pauvre garçon ! L'un de nos capucins est un véritable colosse. Si c'est à la force du poignet qu'il se propose de catéchiser, assurément, sa moisson sera superbe. Le Chinois vient à moi la bouche en cœur. Il était exposant à Bruxelles, au palais du Midi, c'est Tching-Pongh-Songh.

Dans cette brève nomenclature de nos passagers, j'ai oublié à l'avant, dans les troisièmes classes, un Belge insatiable, doué

d'une soif inextinguible. — Mais, franchement, il n'est pas présentable.

La soirée est si douce qu'on passerait volontiers la nuit entière sur le pont. Le 15 novembre, à huit heures du matin, nous côtoyons le groupe des îles corses, Magdalena, Plano, etc. Chacun a pris ses habitudes. Les promenades commencent de l'avant à l'arrière, on se croirait à l'heure du boulevard ; quelques bréviaires sortent des soutanes, on muse, on lit ses heures. Pas de malades, tout s'annonce à merveille.

L'activité règne partout dans notre petit monde. Cuisiniers, boulangers, bouchers sont à leurs postes respectifs. On polit, on nettoie, on frotte, le navire est soigné comme un cheval de course. Des doubles tentes sont disposées au-dessus du pont, car le soleil ne nous quittera plus ; on serre la voilure sur les vergues pour diminuer la prise de vent. Le steamer prend son allure régulière, filant douze nœuds à l'heure. C'est le moment où ceux des passagers qui naviguent pour la première fois commencent à vous poser mille questions ! Un véritable fléau pour les hommes du bord.

16 novembre, à quatre heures du matin. — La lueur du Vésuve empourpre l'air; on aperçoit, sur les flancs du volcan, des coulées de lave qui serpentent : la nuit est magnifique, et l'aube semble nous promettre un spectacle réellement admirable. Les fumées du volcan, rouges d'abord, se dessinent lourdes et sinistres sur la clarté livide du ciel. Au-dessus du Vésuve s'étend une immense nuée noire qui le surplombe en forme de champignon.

Rien de plus ravissant que le réveil de Naples. Dès que les premiers rayons du soleil brillent dans le firmament, tout pétille, tout éclate. Des notes argentines s'échappent des campaniles depuis la Chiaia jusqu'à Capo di Monte. Au son des cloches, les troupeaux de chèvres mêlent le carillon de leurs mille clochettes, puis peu à peu

le murmure grandissant et joyeux de la population qui s'éveille domine tous ces bruits. A Naples, la prière, le travail, le vol, la mendicité, tout se fait en riant.

Nous y relâchons pendant sept heures. Un certain nombre de passagers vont à terre, quelques-uns poussent jusqu'à Pompéi. Naples n'a pas changé. Nos missionnaires qui s'étaient trop bénévolement fiés aux faux guides qui les ont conduits jusqu'au Vésuve, ont failli être dépouillés par eux ; heureusement, le gigantesque capucin, comme autrefois le géant Briarée, a tenu en respect la bande écornifleuse.

Des bandes d'une autre espèce assiègent l'*Anadyr*, ce sont des musiciens en canot, des marchands de menus objets, des gamins littéralement nus, qui sautent à l'eau comme des grenouilles pour attraper les sous que l'on jette à la mer ; je remarque même des chanteurs travestis qui viennent ranger leur canot, près du steamer, et vous enlèvent autour d'un piano des motifs d'opéra avec un brio étonnant. Tous ces individus ont l'instinct musical, et la bosse de l'*acquisivité*. Nous serions certes envahis et pillés, si deux marins ne faisaient bonne garde au bas de l'escalier.

Nous sommes repartis à trois heures. Cette baie de Naples est réellement splendide, et il me serait fort agréable de vous la décrire, mais je n'ai pas assez de bleu sur ma palette pour rendre l'admirable azur de ce ciel ensoleillé. Du reste, qui ne connaît le tableau : Castellamare au fond du golfe, près de Vico ; devant nous, sur la gauche, Sorrente avec sa frange de rochers qui nous apparaît comme un jardin suspendu ; l'île de Capri à droite. A mesure que nous avançons, la toile se déroule et, tout à coup, nous laisse entrevoir le golfe de Salerne parsemé d'églises, de couvents, de villas blanches et roses perdues au milieu de la verdure touffue des bois d'orangers. Un chaud soleil d'automne communique à cet ensemble un aspect clair, lumineux, un peu dur à nos yeux habitués aux paysages brumeux.

Me voici maître chez moi, dans ma cabine. J'avais pour compagnon un épais Irlandais, taciturne, égoïste, transpirant et soufflant. Il occupait la couchette inférieure, faisant un angle droit avec la mienne. L'air entrant par la porte ouverte ne lui suffisait pas. Dès qu'il me croyait endormi, le gaillard ouvrait le hublot et m'envoyait en pleine figure la chaude et fade vapeur de la machine. Je ne l'avais pas plutôt refermé qu'il le rouvrait. Pour couper court à ce manège, j'attendis que mon homme ronflât profondément, et je lui envoyai sur le nez quelques gouttes d'eau froide. Il se frotta du revers de la main, comme un chat qui fait sa toilette, sans toutefois se réveiller. Je lui lançai encore la moitié d'un verre d'eau, et, me pelotonnant, je me mis à ronfler à mon tour : l'Irlandais, suffisamment rafraîchi, ferma le hublot, convaincu, pour le coup, que la mer devenait mauvaise.

La nuit est claire et délicieuse, l'*Anadyr* glisse sur l'eau comme un cygne, sans que nous sentions le roulis ou le tangage. La bonne grosse figure de la lune resplendit au milieu des constellations qui scintillent, la mer brille comme un plat d'argent flambant neuf. On reste à causer sur le pont pendant une partie de la nuit. Le Stromboli, pareil à un phare destiné à guider les mariniers vers l'entrée du détroit de Messine, lance au loin ses lueurs intermittentes.

Nous y sommes entrés le 17, ayant le cap Faro à tribord, à bâbord l'écueil de Scylla, tandis que devant nous tourbillonne le Charybde, terreur des anciens navigateurs grecs. Il s'est radouci beaucoup, peut-être trop ; le fond s'exhausse peu à peu et menace les grands navires. Le gouffre devient écueil, aussi passons nous prudemment. Cinq fois j'ai vu ce magnifique panorama, et toujours il me semble nouveau. Voici le port de Messine bordé de quais et d'élégantes constructions, puis ces faubourgs animés par d'innombrables villas, nids de verdure éparpillés sur les flancs des montagnes et qui dominent la cité. Les orangers, les citronniers ont conservé l'éblouissante et suave fraîcheur qui donne la sensation du printemps.

Les premiers rayons du soleil éclairent obliquement cet ensemble; à gauche, le paysage s'estompe de demi-teintes, le port de Reggio se noie dans l'ombre projetée par les montagnes de la Calabre, dont les sommets se voilent de nuages roses et diaphanes. Autour de nous circule une vraie flottille de bateaux chargés de produits de l'Italie méridionale et de la Sicile : ce sont les vins de Marsala, les olives, les amandes, les figues, les raisins, les citrons, les oranges de Messine. On est saisi par l'odorat autant que par la vue, et je suis certain que, même les yeux bandés, je reconnaîtrais le détroit. Un joli vapeur qui nous croise nous montre un autre produit de ces *belle contrade*. Il est chargé de brigands enchaînés et de gendarmes armés de leurs revolvers; ces derniers menant les autres, d'après ce que j'apprends, au pénitencier des îles Lipari. Les brigands nous font un salut familier : *Buon viaggio !* auquel nous répondons : *Anche a voi !* Très aimables... de loin, ces bandits.

Nous nous éloignons lentement de la Sicile, dont on voit défiler les mamelons, échelonnés, couverts de ruines grecques et sarrasines, au milieu desquelles Taormina se reconnaît au faîte d'une montagne, ainsi que les ruines de son théâtre grec, tandis qu'au-dessus se dessine le profil ébréché d'un vieux château fort; puis, insensiblement, nous apparaît une immense ligne bleue. C'est l'Etna dont les assises formidables couvrent toute cette partie de la côte. Le sommet du volcan a disparu dans les nuages. On ne voit plus que le ciel et l'eau ; l'*Anadyr* poursuit paisiblement sa course.

C'est le moment propice pour prendre langue à bord, moment très intéressant. Chacun s'abandonne à ses habitudes et trahit ses penchants, grâce au sans-gêne mêlé de cordialité forcée que font naître les nécessités de la vie en commun. Il y a les flâneurs, — j'en suis ; — il y a les causeurs qui, heureusement, forment la majorité; puis les dîneurs, clan des dormeurs. M. H., officier distingué, commandant de l'*Anadyr*, occupe le premier rang parmi nos causeurs. C'est un observateur aussi intelligent que spirituel, ce qui ne l'em-

pêche pas de se montrer sévère et pointilleux pour tout ce qui concerne le service du bord.

On peut sommeiller en parfaite quiétude sous la conduite d'un officier de cette trempe.

Ce qui m'amuse particulièrement, c'est de voir les missionnaires en destination de la Chine et du Japon friser, tortiller leurs moustaches naissantes avec la même persévérance qu'y mettraient de futurs petits crevés ; c'est qu'ils ont pour consigne de laisser croître leur barbe, afin d'être mieux préparés à revêtir le costume des habitants des divers pays où ils se rendent. Les passagers et les matelots portent des vêtements d'été.

Ainsi bercés par cette onde calme et limpide, l'imagination flotte dans une douce atmosphère entre le rêve et la réalité. J'avoue qu'il est doux de voguer en silence, pour employer le style des vieilles romances. Selon mon humble opinion, voyager en dormant, en causant, s'envelopper de *far niente,* constitue un bain de paresse qui vous retrempe après des années de labeur. En vérité, les travailleurs sont des gourmets de la paresse, et j'estime que, parmi tous les moyens de locomotion, le bateau est le plus agréable et le meilleur des véhicules.

En ce moment, nous sommes par le travers de la mer Ionienne. Que de souvenirs héroïques évoque ce nom magique ! Homère était Ionien, on prétend même que tous les Ioniens étaient des Homères. Je laisse aux savants le soin de débrouiller la vérité dans ces contradictions, et, comme ils sont loin d'être d'accord sur ce point, je me contente d'admirer, plein de confiance.

Voici les côtes de la Morée, ou le Péloponèse voilé de gris sous le soleil levant, et le mont Taygète couvert d'une mince calotte de neige ; à l'extrême horizon, au Sud-Est, on distingue vaguement ce croque-mitaine de cap Matapan qui, fort heureusement, n'effraye personne aujourd'hui ; nous n'avons pas la plus légère brise. Dès le point du jour, on se promène sur le pont ; on aspire la fraîcheur de

l'air tempérée par une molle tiédeur qui semble s'élever des eaux. Plusieurs missionnaires fument, et l'un d'eux me dit, tout en aspirant la fumée qui lui fait une sorte d'auréole : « J'ai encore le temps d'achever une pipe avant de lire mon bréviaire. »

Pendant la nuit, nous avons dépassé l'île de Candie, la terre ne reparaîtra que demain matin. Il me tarde de revoir cette antique Égypte que Champollion nous a révélée Ses lointains vagues, son ciel toujours limpide, ses fantastiques mirages sont restés dans ma mémoire comme un souvenir confus, sans commencement, mais qui ne peut plus s'effacer.

Une bande de cailles vient de s'abattre sur le pont du steamer. Je me demande d'où viennent ces pauvres voyageuses exténuées ? Les enfants leur font la chasse et elles se laissent prendre assez facilement. L'oiseau peut donc aussi faire naufrage ? Toutefois, son instinct lui donne l'espérance. Le lendemain, bien avant que la terre fût visible, elles s'agitèrent, et elles ne furent pas plutôt lâchées, que nous les vîmes filer à tire-d'aile dans la direction de l'Égypte Un instant après, la vigie criait : Terre !

Le 20 novembre. — Nous passons devant Damiette, mais au large. Un mince filet d'écume blanchâtre nous indique la terre basse, uniforme comme la côte de Hollande. Deux heures après, le phare de Port-Saïd se dresse devant nous comme un grand point d'exclamation.

Le navire doit prendre du charbon. Il est curieux d'observer avec quel entrain notre compagnie quitte le bord. Saïd est une ville singulière qui fut improvisée en 1859, sorte de méli-mélo composé de races disparates, parmi lesquelles domine le Provençal, puis un amalgame d'Arabes, de nègres, d'Italiens et de Grecs. J'avoue mon faible de flâneur pour ces sortes de villes dont les constructions rappellent les installations hâtives, imprévues et bigarrées des saltimbanques. Les boutiques sont bondées de marchandises hétéro-



ALEXANDRE, Phot

ALEXANDRIE.

LE CANAL MAHMOUDIEH.

gènes, objets dépareillés, denrées falsifiées, bric-à-brac où s'étalent, à côté d'un vélocipède veuf de son gouvernail, une jambe de bois d'occasion, une paire de patins ! Puis, des magasins peints à neuf, riches d'espoirs et pleins de déceptions, placardés d'affiches ronflantes. Faire des affaires sans rien posséder, voilà le but. Il s'agit de se remuer, c'est le *struggle for life.* La banqueroute se greffe sur la faillite. On se relève en titubant, comme un convalescent, pour retomber plus loin ; un autre vous passe sur le corps et prend votre place au soleil. Ici, une chapelle se transforme en café-concert ; quand on est mal noté, on ouvre une maison de jeu... la Grèce n'est pas loin. Drôle de bazar !

Actuellement, c'est l'*Anadyr* qui a l'heureux privilège de solliciter la convoitise des obséquieux marchands J'aperçois un rassemblement ; et, en m'approchant, je vois un malheureux Européen se débattant au milieu d'un tas de nègres et d'Arabes C'est notre Belge des troisièmes.

Le fait est que le brave garçon, ayant vainement tenté d'étancher sa soif, avait fini par se coiffer d'un plumet digne des Pharaons. Tout à coup le flot se dispersa : il s'était mis à jurer en flamand ; et, sans nul doute, ni les nègres ni les Arabes n'avaient encore entendu rien de pareil.

Un violent coup de sifflet jette l'alarme parmi les débarqués ; c'est la voix stridente de la machine qui nous invite à remonter à bord. Il est amusant de voir cette troupe errante s'élancer dans les canots ; les uns arrivent essoufflés, poudreux, les autres ont l'oreille basse, car ils sortent des tripots où on les a prestement débarrassés de leur argent d'Europe. Ceci est une règle immuable, dans ces repaires on ne gagne jamais que de la vermine.

Port-Saïd offre l'aspect d'un grand atelier hérissé de machines bizarres, de dragues gigantesques, et d'immenses magasins ; c'est le chantier des travaux d'art du canal et le dépôt de charbon pour les

navires de passage. De nombreux steamers encombrent le port, les uns attendent pour entrer, les autres pour sortir.

L'*Anadyr* entre dans le canal, et nous longeons le lac Menzaleh que semblent animer des nuées blanches et voletantes, ce sont des oiseaux aquatiques au plumage argenté. Les poissons sont très abondants dans cette immense nappe d'eau, dont la profondeur ne dépasse pas un mètre, aussi les Arabes de cette partie de la Basse-Egypte ont-ils gardé la tradition des cités lacustres. Près du canal, on les voit sortir des cabanes ayant de l'eau jusqu'à mi-corps. Ces amphibies vivent de la pêche, et se nourrissent d'un peu de riz qu'on leur donne en échange de leur poisson.

Nous marchons lentement, cinq milles à l'heure, c'est la vitesse réglementaire des grands navires. A l'autre extrémité du lac la nuit se passe à l'ancre, puis on poursuit le voyage à travers une suite non interrompue de mirages. Tantôt c'est une chaîne de montagnes aux formes brutales et changeantes, tantôt un massif d'arbres qui se mire sur la surface d'une flaque d'eau. Le long du désert de Kantara, sur la route de Syrie, l'illusion est parfois si grande qu'il est difficile de distinguer l'apparence de la réalité. C'est dans ces parages qu'en novembre et en février on fait la récolte des cailles. Voici de quelle manière les Arabes recueillent cette nouvelle manne du désert. Ils établissent, à quelque distance du canal, des abris en paille hauts de cinquante centimètres, rangés en ligne et espacés de deux mètres. Ces abris ont la forme d'un cône ouvert au Nord-Est, et sont percés du côté du Sud-Ouest d'une ouverture plus petite, garnie d'un filet. A l'époque du passage, au mois de novembre, les cailles en revenant de l'Europe s'abattent par milliers dans ces localités où ne se rencontre pas le moindre brin d'herbe. Elles trouvent dans ces abris une hospitalité perfide, qui se termine souvent par un tour de casserole. Au point du jour, l'Arabe se présente devant la grande ouverture du cône, et la caille, en cherchant à fuir du côté opposé, s'em-



Alexandre, Phot.

La Rade de Suez.

barrasse dans les mailles du filet. On en prend, par ce simple moyen, d'énormes quantités, et beaucoup sont expédiées vivantes en Europe.

Nous stoppons pendant la nuit à l'entrée du bassin des lacs Amers, immense nappe d'eau qui s'étale devant nous à perte de vue.

Ces deux jours passés dans le canal m'ont permis d'admirer à l'aise ce grand travail humanitaire, entrepris et parachevé en dépit de l'hostilité d'une puissance voisine, qui, par une de ces volte-face familières chez un peuple que gouvernent l'opinion publique et le soin de ses intérêts, fut la première à en tirer parti. La longueur du canal mesure 166 kilomètres; les droits de passage pour l'*Anadyr* s'élèvent à 33,000 fr.; un navire anglais qui passait, ayant à son bord 1,200 hommes, ne paya pas moins de 62,320 francs. Sur dix-huit steamers que nous avons rencontrés, seize portaient le pavillon anglais.

Onze heures du matin. — Nous mouillons en rade de Suez. Un essaim d'Arabes et de Grecs accostent l'*Anadyr*, mais ici, de même qu'à Naples, une consigne sévère tient à distance cette nuée de parasites. De vigoureux Nubiens, beaux comme des gladiateurs romains, fendent les flots autour de nous, plongeant d'un bord à l'autre sous les vastes flancs et la quille profonde de l'*Anadyr*, qui touche presque le fond vaseux de la rade. Ils exécutent cet effrayant plongeon, qui dure une demi-minute, pour un simple *bakchich* de la valeur d'un franc.

Midi. — Nous avons gagné le large, et nous voguons sur cette redoutable mer Rouge. A notre droite, s'étend la côte d'Afrique et se montrent les premiers contreforts du *Ghebel Attaka*, arides, calcinés ; à gauche, se dessine la côte d'Arabie, non moins stérile. « Quand on voit le désert, on entend le silence », dit Félicien David. Je me permets d'ajouter que, lorsqu'on navigue sur la mer Rouge, on *voit* la chaleur. En effet, sous l'éclat du soleil, cette mer projette

par instants des lueurs vibrantes de fournaise qui vous brûlent les yeux, comme le ferait un foyer électrique. Pas la moindre brise : on commence à rôtir. Depuis ce matin, le *punkah* fonctionne dans le salon. Le punkah est un éventail long de 15 à 20 mètres; suspendu au plafond de la salle à manger, il sert à rafraîchir les passagers et fait suer les pauvres diables de Chinois qui le mettent en mouvement au moyen de cordes passées dans des poulies. Cet instrument est d'un usage général dans l'Inde britannique et dans les contrées où règne despotiquement le soleil.

La soirée se passe en causeries; on se promène par groupes; et quelques étrangères déjà mûres, sèches comme la côte de l'Arabie, organisent timidement un quadrille dans le voisinage du piano, lequel est installé à l'arrière sur le pont. Malheureusement, les cavaliers font défaut, craignant peut-être de se heurter à des angles trop aigus. Les troisièmes ont la vogue. On se presse à l'avant pour écouter le concert organisé par les matelots. Ce concert est d'ailleurs fort divertissant. Il se compose de chœurs, de chansonnettes et de récits, sans compter une espèce de scie en quatre-vingts couplets que termine un refrain sonore, repris par tous les subalternes et les passagers des troisièmes. Pour la première fois, peut-être, la « Brabançonne » a retenti sur l'*Anadyr*, entonnée d'une voix rauque par notre insatiable Belge, qui met en fuite ses compatriotes.

Entre autres choses curieuses, nous possédons à bord un prêtre irlandais que j'ai omis de vous présenter. Ce personnage offre en sa personne un exemple remarquable d'atavisme reproduisant le type préhistorique dolicoplatycéphalique .. Ces savants ont des mots !... Front fuyant, l'arcade sourcilière en forme d'abat-jour, mâchoire énorme et des bras d'une longueur démesurée. Son objectif constant, son vœu le plus ardemment caressé, c'est de pouvoir jouir du spectacle du mont Sinaï, qui lui avait été promis pour ce soir, bien que la nuit soit obscure et malgré les douze milles qui nous en séparent.

Le dîner à peine terminé, notre homme monta dans les vergues avec l'agilité d'un singe, et s'y trouvait encore à minuit, lorsque la voix d'un officier lui cria : « Eh ! que me fichez-vous là-haut ? Voulez-vous bien descendre ! » Il fallait le voir dévaler, tout en manœuvrant de ses bras de singe.

23 novembre. — Le thermomètre monte, il marque 33 degrés à l'ombre sous le rouf. L'horizon s'élargit à vue d'œil, nous sortons du golfe de Suez. La mer a pris un ton indigo qui s'harmonise avec les sables dorés de la côte d'Arabie. Des essaims de poissons volants pareils à des traînées de perles, s'échappent à chaque instant du sillage du navire et parfois apparaît à fleur d'eau, brillant comme une hache d'acier poli, l'aileron sinistre d'un requin.

Le 24. — Nous passons le tropique du Cancer, le soleil est toujours brûlant en dépit d'une forte brise du S.-E. qui retarde notre marche. Tous les passagers sont vêtus de blanc ou de nankin, et portent le casque traditionnel, gare aux coups de soleil ! Une insolation dans ces parages, c'est la mort, aussi les promeneurs ralentissent le pas; le clan des dormeurs l'emporte. Les missionnaires ont installé, dans leur cabine des secondes, un oratoire ou plutôt une espèce de chapelle, dont l'autel est établi sur le lit, les burettes sont placées sur le lavabo. Les fidèles se tiennent à l'entrée ou dans le couloir.

Dès le commencement du voyage, ces messieurs avaient demandé et obtenu l'autorisation de célébrer le service divin. Ceci n'était pas une question sans gravité à bord, car il se trouvait, au nombre des passagers, des protestants, des juifs, des musulmans, des bouddhistes, sans compter ceux qui, dit Renan, « par respect pour la vérité, ne la renferment pas dans une formule déterminée ». On a vu, en effet, des conflits religieux éclater à bord, comme ils éclatent partout ailleurs en ce siècle d'opportunisme. C'est pourquoi notre commandant avait accueilli la requête de ces messieurs en leur disant fort

poliment : « Comment donc ! pourvu que vous ne dérangiez pas mon service, vous pouvez faire tout ce que vous voulez... dans votre cabine. »

Cette réponse me rappelle le mot d'un grand industriel anglais à une députation d'ouvriers qui venaient lui demander l'autorisation de porter la barbe ; c'était peu de temps après la guerre de Crimée, alors que cette mode commençait à s'introduire en Angleterre. « Comment donc ! répondit le patron, je n'y vois pas d'inconvénients, pourvu que ce soit hors des heures de travail. »

Le 25. — En vue des îles Zébayer et de l'archipel des Douze-Apôtres.

Il est difficile de se former une idée exacte de l'étrange beauté que présentent les couchers de soleil dans la mer Rouge. La côte d'Arabie prend des tons de fer incandescent, les groupes d'îles volcaniques semblent flotter dans un océan de lave. Rien ne respire, rien ne croît sur la plage silencieuse. Cet horizon sans bornes vous accable, une attraction mystérieuse vous envahit, l'imagination flotte dans le vague de l'immensité, et l'on voudrait pouvoir errer sur ces grèves où nul pied n'a laissé d'empreinte.

Arraché tout à coup à ma contemplation, je fus brusquement transporté d'Asie en Europe par un appel curieux de la mémoire. « Il faut le pendre ! Il faut le pendre ! » Quelques enfants qui jouaient sur le pont s'amusaient à répéter ce refrain belge, à la grande surprise du commandant. Et celui-ci me voyant tressaillir, je dus lui apprendre que ces enfants, sans nul doute inconscients du sens des paroles, avaient dû retenir ce refrain, un moment populaire à Bruxelles, et qui menaçait si gaîment de la corde un chef de parti bien connu. « Diable ! me dit le commandant, vous les arrangez bien vos chefs de parti ! » A quoi je répliquai : « Si ceux auxquels nous mettons la corde au cou ne couraient pas d'autre danger, ils ne s'en porteraient pas plus mal. »

Voici la porte de l'enfer, Bab-el Mandeb. Nous passons à quelques



ALEXANDRE, Phot.

LA COTE D'ARABIE.
MER ROUGE.

encablures de l'île de Périm, qui commande ce passage de trois milles de largeur. Périm est une rôtissoire et l'on n'y distingue que la ligne de fortification armée d'énormes canons braqués sur le canal. Les malheureux soldats anglais n'habitent pas longtemps cette fournaise, car s'ils échappent à l'insolation, la fièvre pernicieuse les tue.

De Suez à Aden, il y a cinq jours de marche (2,422 kilomètres), mais un vent debout nous retarde et nous oblige à fermer les hublots de nos cabines. L'eau de mer a 30 degrés, le thermomètre marque 35° sur le pont, 38° à l'intérieur. Je fais appel à ma mémoire afin d'évoquer un peu de fraîcheur, mais, hélas ! peine inutile, le bain même ne rafraîchit plus.

Aden est, assure-t-on, la clef de l'Asie, c'est-à-dire une des portes dont l'Angleterre tire le cordon. L'Angleterre attache beaucoup de prix à ce rôle de concierge, qu'elle exerce également à Gibraltar, à Chypre, à Périm, au cap de Bonne-Espérance, à la presqu'île de Malacca, à l'île de Malte, à Aurigny, à Helgoland, et que sais-je encore! Toutes ces portes sont bardées d'acier, et garnies d'engins formidables braqués d'un air terrifiant sur les passants inoffensifs. Il serait intéressant de rechercher par suite de quelles circonstances ce peuple en est ainsi arrivé à cet emploi de cerbère.

Il faut rendre cette justice à l'Angleterre, qu'elle tient bien ce qu'elle tient. Mais à quoi bon, me demandai-je, ces redoutables moyens de défense ? Quelle est la nation qui songe à disputer aujourd'hui aux Anglo-Saxons la suprématie économique et maritime ?

Tandis que la France, l'Allemagne et l'Italie, écrasées par le service militaire, s'épuisent dans des luttes stériles, des querelles de parti, et changent de système politique comme de vêtements, ou se massacrent pour des utopies, les Anglo-Saxons travaillent, produisent et se reproduisent avec la rapidité du phylloxera. Deux cents millions d'hommes, véritable fourmilière humaine dont tous les membres imbus d'une pensée unique : la conquête commerciale du monde, se

transmettent silencieusement le mot d'ordre en se touchant les mandibules ! Une idée bizarre m'obsède. Je m'imagine voir notre pauvre vieille Europe en l'an deux mille, mourant étouffée dans la laine d'Australie, les produits de la Chine et du Japon, les cotons d'Amérique et la mélasse !

La cloche d'alarme de « feu à bord ! » me réveilla en sursaut. Etait-ce l'effet de la lourdeur de l'atmosphère ou une légère insolation ? Je l'ignore ; quoi qu'il en soit, je dormais. Fort heureusement, ce n'était qu'une fausse alerte, ou, pour m'exprimer plus exactement, l'appel pour l'exercice et l'inspection des pompes. En moins d'une minute, tout l'équipage fut à son poste, et des torrents d'eau inondèrent le pont

Bien que l'on prenne les précautions les plus minutieuses, les incendies sont assez fréquents à bord des navires, et notre commandant semblait redouter particulièrement leurs effroyables effets.

On me cita, à ce propos, un exemple remarquable de calme et de sang-froid en pareille occurrence

C'était pendant le dîner, à bord d'un grand navire. Plus de cent personnes étaient à table, lorsque le second murmura à l'oreille du commandant ces paroles sinistres : « Le feu est dans la cale ! » — « Pas un mot à qui que ce soit, envoyez-moi le contre-maître », répliqua à voix basse le commandant, continuant son dîner. Le contre-maître entra et, se plaçant au port d'arme devant son chef, attendit ses ordres. « Y a-t-il longtemps que nous avons fait l'exercice et l'inspection des pompes ? » demanda-t-il en élevant la voix. — « Il y a huit jours, mon commandant. » — « Eh bien, je désire que l'on donne immédiatement le signal d'alarme, j'irai inspecter les appareils dans un instant. »

Sur ces entrefaites, les passagers continuèrent à causer, à rire, ne soupçonnant pas qu'ils dînaient sur un volcan.

A la fin du dîner, on était maître du feu, ce qui eût été fort difficile, si la panique s'était emparée de cette foule.



ALEXANDRE, Phot.

ADEN.

Pendant la nuit du 28 novembre, nous jetons l'ancre dans le port d'Aden en face de Steamer-Point. Les passagers sont sortis de leurs cabines, comme des chiens haletants, et dorment sur le pont, où le vent brûlant du désert souffle une poussière aveuglante. Quels regards passionnés nous tournons vers la terre ! Une masse confuse de cônes noirs et dentelés se détache sur le ciel constellé. La belle croix du Sud scintille et décline du côté de l'Ouest. Je me lève avec l'aube, moins par vertu que par nécessité professionnelle. C'est ce grand charlatan de soleil, comme disait le vieux Corot, qui m'a mis sur pied et cela pour assister au plus singulier des spectacles.

Une série de roches volcaniques, aux formes abruptes, bizarres, imprévues se développe comme les vestiges d'un incendie dont le feu couve encore sous la cendre. Les premiers rayons du soleil empourprent les sommets incandescents, une brume chaude flotte par bandes rougeâtres sur le flanc des montagnes et complète l'illusion.

Je me mis à faire de cet étonnant tableau une rapide pochade, car il ne serait pas possible de travailler assidûment pendant de longues séances sous ce ciel brûlant, et, comme je terminais, le vent souffla, de telle sorte que, l'esquisse s'étant retournée, la peinture se trouva fixée sur mon habit blanc, et j'eus deux esquisses au lieu d'une, mais j'étais dans un bel état !

Plusieurs passagers nous quittent pour prendre la ligne des îles Seychelles, Maurice et Bourbon. Je profite du débarquement pour contempler de près mon tableau. C'est un chaos, une fournaise de laves et de tufs volcaniques, couverts de sables que chauffe un éternel soleil, dont la réverbération vous aveugle et vous brûle la plante des pieds ; cependant, j'ai entrevu de l'herbe ; elle était semée dans des pots à fleurs ornant les vérandas de quelques maisons européennes.

Le Djebel-Hussan se dresse devant moi, dominant de toute sa hauteur une quantité de pics aux formes étranges. A ses pieds se trouve Steamer-Point, grande baie profonde en forme de quart de cercle,

terminée à gauche par une longue bande de sable parsemée de groupes de palmiers.

C'est l'extrémité Sud de l'Arabie Heureuse.

Pourquoi heureuse ? Parce qu'elle a de l'eau.

Avoir de l'eau constitue la félicité suprême dans ces climats torrides. Dire que nous ne sommes pas heureux, nous qui en avons de trop, si bien que grâce au progrès de la teinturerie, nous la transformons souvent en vin.

On a dit que l'Afrique et l'Arabie sont les pays de la soif; cela n'est exact qu'en ce qui concerne les Européens qui habitent ces deux pays, et principalement les Anglais. Si les Arabes absorbaient le quart de ce que boivent les fils d'Albion, la péninsule Arabique serait depuis longtemps dépeuplée.

A mi-côte de Steamer Point se trouvent le bureau des Messageries maritimes, les offices du gouvernement britannique, les consulats, etc., protégés par les canons du fort.

Par mesure de précaution, les télégraphes sont installés à plus d'une heure de marche de Steamer-Point, sur un rocher à pic et non loin d'un camp retranché, afin de les mettre à l'abri d'un coup de main des nomades, car les Anglais n'occupent Aden que par une tolérance des Arabes.

C'est à Steamer-Point que sont établis les principaux hôtels, bazars et cafés-concerts; c'est la ville européenne, et, de même qu'à Port-Saïd, l'arrivée de la malle des Indes est une réjouissance. Cochers arabes, juifs trafiquants vous tombent dessus.

— Donnez vous donc la peine d'entrer, monsieur... — Je m'étais arrêté sous la véranda d'un marchand parsi. — Puis-je vous offrir une tasse de moka? — me dit le quidam en français. J'acceptai.

Les Parsis, plus intelligents et partant plus honnêtes que les marchands arabes, ne vous invitent pas à acheter. Nous causions comme de vieux amis, quand survint un Arabe aux allures superbes, magnifiquement vêtu, portant des armes à faire rêver un

collectionneur. C'était un des souverains de la côte d'Arabie suivi de son grand vizir.

— Que vient-il faire ici? demandai-je à mon Parsi.

— Ce farceur est venu à Aden, me répondit-il en le toisant, pour vendre aux Anglais une partie de ses États situés sur la côte d'Arabie.

— Si j'en juge par ses diamants, il me fait pourtant l'effet d'avoir du foin dans ses babouches, répliquai-je dans le même style; pourquoi vend-il son pays?

— C'est partout la même chose, repartit le Parsi, *cherchez la femme!*

Désirant visiter la ville et les fameuses citernes, je pris une voiture attelée de deux vigoureux chevaux arabes, qui m'y conduisirent avant la grande chaleur du jour.

Ainsi que toutes les villes de l'Orient, Aden est un amas de ruelles étroites et sordides, où grouillent pêle-mêle les races, les types les plus hétérogènes, depuis les faces pâles et jaunes jusqu'aux visages d'un noir intense. Voici d'abord le quartier des bouchers, des marchands de friture, l'Eden des chiens et des mouches, réunion de baraques incroyables, trous obscurs et infects ombragés par des loques fantastiques. Puis voici les cafés arabes, où se dessinent, accroupis dans la pénombre, des groupes de nomades aux faces bronzées et placides. Les ustensiles de cuivre miroitent dans l'atmosphère saturée d'une fumée âcre et bleue, qui brouille les masses, en estompant les fonds. Il y a des effets d'ombre et de lumière qui vous rappellent les tableaux de Rembrandt, le peintre qui avait le mieux deviné l'Orient. Les mendiants vous obsèdent; on rencontre des idiots, des lépreux ; le plus intrépide voyageur recule, retrousse son pantalon, s'il n'est pas trop tard, et se sauve.

Les Arabes de l'intérieur amènent journellement à la ville les produits les plus variés de l'Arabie, car le sol d'Aden ne produit absolument rien, et l'eau même y est apportée dans des outres, à dos de chameaux.

Par prudence, les Européens ne boivent que de l'eau de mer distillée ; non qu'il eût été difficile d'y conduire l'eau soit au moyen d'un aqueduc, soit au moyen d'un canal, mais le pays n'est pas sûr, et l'on pourrait, à la moindre révolte, empoisonner les sources.

En somme, Aden ne mérite pas son nom, qui viendrait de Eden, oasis, mais c'est un cadre en parfaite harmonie avec les populations rudes et sauvages qui habitent cette pointe infernale.

Les célèbres citernes ou réservoirs, construits dans des creux de roches volcaniques, datent du IX[e] siècle, au commencement de la puissance des Arabes. Restaurés par les Portugais, ensuite par les Anglais, dans ces dernières années, ils peuvent contenir de l'eau pour trois ans ; mais le précieux liquide se fait parfois attendre pendant longtemps. Aussi quelle joie, quelle fête lorsqu'ils se remplissent, ce qui n'arrive qu'une fois tous les dix ans ! Par leur caractère, ces constructions rappellent les travaux des Assyriens et des Egyptiens.

Je fus contraint d'interrompre ma promenade, je grillais littéralement, il fallut regagner l'*Anadyr*. Voici les négrillons, les Nubiens dans leurs frêles pirogues ; la bande crépue plonge à l'envi en dépit des requins qui peuplent les eaux de la rade. Un gamin de sept à huit ans, habile nageur, n'a plus qu'une jambe, l'autre fut coupée l'an dernier par un de ces monstres, avec une netteté qui aurait fait honneur à un chirurgien. Une simple ligature, quelques jours de repos, et l'enfant replongeait de plus belle. Les autres le regardent avec un œil d'envie, il attrape le plus de bakchichs !...

Après le *tiffin* (1), un officier m'offre une place dans son canot. Nous retournons à terre. Mon guide, qui connaît le pays, se charge de me conduire au camp des Somalis, peuplade guerrière qui habite la côte d'Afrique dans le golfe d'Aden. Leur type est beau, les traits

(1) *Tiffin.* — Légère collation ou second déjeuner. Mot hindoustani adopté par les Européens habitant l'Inde.

sont réguliers, le crâne bien proportionné ; ils portent les cheveux longs et n'ont aucun rapport comme caractère avec les autres populations de l'Afrique. Les hommes se teignent les cheveux en rouge avec une mixture de chaux et de graisse, ce qui leur donne un air excessivement féroce ; les femmes m'ont fait l'effet d'être très conciliantes. A les juger d'après la beauté de leurs armes et de leurs bijoux, les Somalis semblent d'une souche plus civilisée que leurs voisins de la côte orientale d'Afrique.

Le camp des almées somalis est situé à l'extrémité Ouest de la ville d'Aden, près des citernes. Notre cocher nous arrêta devant un grand carré de masures auquel une large porte donne accès. Séduit par l'appât d'un bakchich, un policeman indigène s'offrit à nous servir de cicerone. A peine avions-nous mis pied à terre que nous fûmes entourés d'un essaim de Vénus noires aux formes plantureuses, vêtues de leur magnifique chevelure, la poitrine et les bras couverts de bijoux d'ambre et d'argent, dont l'éclat scintillait et tranchait admirablement sur le bronze mat de leur teint. Les peintres ou les sculpteurs trouveraient parmi ces femmes des modèles accomplis, si toutefois elles étaient un peu moins sauvages, un peu moins bruyantes. Une fantasia kétir s'organisa en notre honneur. C'étaient des danses, des contorsions lascives rehaussées par une musique et des chants nasillards d'un rythme singulier et plein de caractère. L'arak et le callou avaient fort surexcité ces dames. O poésie !

Il fallut une certaine dose d'énergie et la poigne du policeman pour nous soustraire aux étreintes de ces belles furies.

Nous sommes en mer ! La température se rafraîchit, bien que les larges brises du golfe d'Aden rident à peine la surface de l'eau. Vers midi, la terre d'Arabie disparaît à l'horizon. Si tout va bien, nous serons à Ceylan dans huit jours.

Le 30 novembre. — Les côtes d'Afrique nous apparaissent grises et dénudées, c'est le Somal. On passe non loin de *Raz-el-Feliouk,* par

corruption le « cap de Saint-Félix », en arabe le « cap de l'éléphant », ainsi nommé à cause de sa ressemblance avec cet animal. Puis nous doublons le cap Guardafui, si redouté des marins venant du large par les temps de brume. Ces brumes sont produites par une poussière rouge que le vent du désert transporte à de grandes distances.

Il est malheureusement difficile d'établir des signaux sur cette terre inhospitalière où les naturels se font un plaisir de piller les navires qui échouent sur ces plages sablonneuses.

« J'ai passé de mauvais jours dans ces tristes parages », me disait un des passagers.

» C'était au mois d'octobre 187..., surpris par les mauvais temps, au milieu de l'océan Indien, luttant contre les vents déchaînés, nous arrivâmes en vue du cap Guardafui, malades, exténués et brûlant notre dernière tonne de charbon. La voilure était en loques, et la manœuvre devenait impossible ; le navire fut mis à la cape. Alors, ballottés en tous sens et dérivant vers la côte, nous pûmes voir, au moyen de la longue-vue, les Somalis accourus de toutes parts sur la plage, dans l'espoir d'une bonne aubaine, et se livrant à une danse effrénée en signe d'allégresse. Enfin, après plusieurs heures d'anxiété, un bienheureux vapeur apparut à l'horizon. Nos signaux furent compris ; il vint vers nous ; le commandant parlementa :

» — Pouvez-vous céder du charbon ?

» — Oui, combien ?

» — Vingt tonnes.

» — C'est bien, mais à mille francs la tonne.

» — Vingt mille francs ! c'est impossible.

» — C'est à prendre ou à laisser : vous dérivez; dans quelques heures vous irez échouer sur la côte. Abandonnez votre navire, je le prendrai à la remorque.

» — Jamais ! reprit notre commandant.

(Il faut savoir que tout navire abandonné appartient pour une part

à celui qui le ramène dans un port quelconque, c'est le *salvage* ou *price money*.)

» Nous étions à la merci de ce maître chanteur ; et comme nous n'avions pas de temps à perdre, nous fûmes obligés d'accepter son charbon, mais nous promettant bien de livrer cet odieux personnage à la vindicte publique.

» Ce n'est pas tout. Le payement ne pouvant se faire que dans le port le plus rapproché, il exigea, comme garantie, la signature de cinq passagers les plus solvables.

» Le lendemain, nous pûmes regagner fort heureusement le port d'Aden. »

De pareils actes sont assurément fort rares, car les sentiments d'honneur et l'esprit d'abnégation sont de tradition chez les marins des pays civilisés.

Pour n'en citer qu'un exemple entre mille, à ce même cap Guardafui, en 1877, lors du naufrage du *Mé-Kong*, grand navire des Messageries maritimes, plus de deux cents passagers et matelots furent recueillis par un vapeur anglais. Les malheureux naufragés, à bout de forces, mourant de soif et de faim, furent entourés des soins les plus délicats et transportés gratuitement à Aden. Quelques mois plus tard, dans un port de Chine, ce même vapeur anglais fit, par mégarde, une avarie assez grave à un navire de la compagnie française.

L'officier anglais vint à bord de celui-ci pour s'excuser et payer les dommages.

— Vous ne nous devez rien, répondit l'officier français, nous sommes votre débiteur; notre rencontre aurait pu avoir lieu d'une façon moins bruyante, mais je n'en suis pas moins charmé de vous serrer la main.

Tout en causant ainsi, nous laissons derrière nous le groupe des îles Socotora. La terre ne sera plus visible avant sept jours ; nous sommes dans l'océan Indien.

Je ne connais rien qui soit comparable à la splendeur de l'océan dans la saison des calmes.

Le ciel est d'un éclat qui tient du prodige. Le bleu se décolore, l'air et l'eau se confondent ; on se demande si le ciel se reflète dans la mer ou si la mer se reflète dans le ciel ; l'infini devient perceptible ; c'est le triomphe de la lumière ! On distingue à peine la ligne d'horizon, et l'*Anadyr* semble, comme un immense aérostat, planer dans le vide.

De temps en temps, une brise délicieuse ride la surface de la mer qui se moire de longues bandes aux dessous métalliques, comme de la soie chiffonnée. Quelquefois, une ondulation molle, arrondie, parcourt la plaine liquide comme une immense aspiration, un souffle languissant qui paraît surgir du sein de l'océan assoupi.

Pendant cinq ou six jours, les passagers me font l'effet de *lazzaroni* étalés à l'ombre et sommeillant, les jambes repliées en M majuscules, à côté du livre échappé de leurs mains. Rien ne trouble le calme de notre existence. Bien que nous approchions de l'équateur, le thermomètre oscille autour de 28°. On se sent plus léger ; le sang afflue facilement au cerveau ; on rêvasse dans une douce béatitude qui repousse tout désir de mouvement musculaire.

Est-ce l'effet de la force centrifuge combinée avec l'attraction solaire et lunaire ? Je l'ignore, toujours est-il que les congestions cérébrales sont très fréquentes sous ces latitudes parmi les Européens. On confond parfois ces sortes d'accidents avec les insolations. Quoi qu'il en soit, la sobriété est de rigueur dans les climats tropicaux ; il faut se contenter, en fait de rafraîchissements ou de stimulants, d'eau gazeuse, de thé et de café ; les liqueurs fortes et les vins capiteux sont sujets à caution.

Un matin, c'était le 7 décembre, je fus réveillé par une symphonie pastorale à laquelle mon oreille n'était plus habituée. Le chant du coq se mêlait à des bêlements soutenus par les basses profondes des bœufs.

Evidemment, quelque chose d'anormal agitait la réserve des vivres. Je montai sur le pont. Quel ne fut pas mon ravissement en découvrant une île couverte de cocotiers, et de luxuriantes plantations à quelque cent mètres du bord ! Est-ce encore un jeu de mirage dans le désert aride ? Mais non, car voici les cases des insulaires et quelques groupes de pêcheurs, tirant leurs filets sur la plage.

Moi aussi, j'avais comme les bœufs, comme les coqs, la nostalgie du vert. Ah ! la douce sensation de respirer l'air végétal et embaumé ! De frais effluves envahissent à leur insu les êtres qui semblent les moins sensibles et leur révèlent de gracieux tableaux, des prés fleuris, des bois ombreux qu'ils ne revoient jamais sans émotion.

C'est *Minicoï* que nous côtoyons. Cette île, qui mesure une lieue dans sa plus grande largeur, est située à l'entrée du canal *des huit degrés*, qui sépare l'archipel des Laquedives du groupe des Maldives ; ces îles, au nombre de douze mille ! s'étendent à partir de 150 kilomètres de la côte du Malabar, au Nord, jusque sous l'équateur, au Sud, comme une gracieuse ceinture d'émeraudes.

Bien que quelques-unes soient trop petites pour donner asile à des êtres humains, elles sont toutes revêtues d'une végétation exubérante. C'est la région du cocotier (*cocos nucifera*), l'arbre le plus fécond et le plus précieux du règne végétal. Les noix tombent dans la mer et flottent, poussées par les courants et les vents alizes, à des milliers de lieues de distance. Pendant plus d'une année, le liquide contenu dans la précieuse graine nourrit le germe. Dès que la noix échoue, soit sur un îlot de corail, soit sur un banc de sable, le cocotier germe et grandit, et, à partir de la quatrième année, pendant un demi-siècle l'arbre merveilleux se couvre en toute saison de fruits et de fleurs : le vivre et le couvert !

L'écorce première, la fibre, fournit une bourre dont on fait des tissus, des nattes et des cordages très résistants. Le fruit contient une partie comestible, la pulpe, et de plus un liquide rafraîchissant. Lorsqu'il est mûr, que le liquide s'est condensé, on en tire de l'huile.

Les jeunes pousses sont un délicieux légume, et les premières feuilles fournissent un papier souple, inaltérable. On en fait du sucre et de l'alcool (le callou). Le tronc est employé comme bois de charpente et de menuiserie, et la partie dure de la noix sert à confectionner des ustensiles de ménage.

J'allais oublier : L'éléphant domestique, le chameau, les buffles se montrent avides de son feuillage, une friandise.

L'habitat de cet arbre utile et élégant est la zone maritime intertropicale, on ne le rencontre guère à plus de trente ou quarante milles dans l'intérieur des terres.

Charmante apparition ! Je les suivis longtemps des yeux ces arbres, et je les vis disparaître à regret. Consolez-vous, me dit un officier, nous en verrons bien d'autres; dans quinze heures, nous serons à Ceylan.

La nuit, nous jetions l'ancre dans la rade de Colombo.



Alexandre, Phot.

Colombo.

L'ILE DE CEYLAN

L'ILE DE CEYLAN

COLOMBO

C'est l'île enchanteresse, l'antique *Taprobane*. Tout est silencieux autour de nous, on n'entend que le clapotement de la houle contre les flancs de l'*Anadyr*.

Les étoiles s'éteignent une à une, et jettent un reflet vacillant sur l'océan sombre qui dort ; une faible ligne de sable dessine les contours de la rade bordée de cocotiers dont les pieds sont baignés par la lame. Dans l'atmosphère calme et chargée de senteurs, la fumée des cabanes indiennes monte en légères spirales; puis au loin le pic d'Adam découpe sa silhouette sur la douce clarté de l'aurore. Tout s'éclaire et s'anime peu à peu ; la brise de terre s'élève : canots, catimarons, pirogues à contrepoids montrent leurs formes étranges. De chaque esquif partent des chants bizarres, des appels en dialectes sonores, qui charment l'oreille.

Le soleil s'est levé dans toute sa splendeur, c'est un monde nouveau, le pays de mes rêves qui se révèle dans sa puissante coloration !...

Nous ferons escale à Colombo, pendant quelques heures, avant de nous diriger vers Pointe-de-Galle, où je quitterai l'*Anadyr* pour commencer par terre mon voyage dans l'île de Ceylan.

Un navire venant du Japon a jeté l'ancre près de nous; un canot s'en détache et nous amène quelques touristes, avides de nouvelles d'Europe. Ils avaient fait le tour du monde comme des colis, en quelques mois. C'est en vain qu'on les engageait à descendre à Colombo,

ne fût-ce que pour le plaisir de fouler le sol de Ceylan. — Trop chaud ! — Au revoir donc et bon retour.— Ils en avaient par-dessus les épaules du tour du monde !

Nous partons à midi et côtoyons l'île à petite vitesse et à portée de fusil. Délicieuse promenade, ravissants tableaux !

Les groupes de palmiers, de lataniers, de mimosas, d'aréquiers se pressent le long de la côte. Les racines des palétuviers forment des arcades reliées par les festons de lianes, qui retombent d'aplomb dans la mer et se balancent au gré des flots.

Puis, tout à coup, de vertes clairières ombragées de cocotiers et de bananiers laissent apercevoir dans un rayon de soleil de gracieuses cabanes cingalaises entourées d'arbustes fleuris, de massifs de cycas, de dracénas et de daturas au feuillage panaché.

Vêtus comme Adam avant le péché, des Indiens, couchés à l'ombre, faisant la sieste, ou ramenant leurs pirogues sur la plage, se dessinent en vigueur sur les plans les plus solides du paysage. Des myriades d'oiseaux aux plumages éclatants bavardent dans les touffes de bambous gigantesques. N'est-ce pas ici que la légende devait placer le paradis terrestre ?

Il est quatre heures ; ma dernière étape maritime, hélas ! touche à sa fin. J'aperçois Pointe-de-Galle entourée de collines avec des panaches de bambous et de cocotiers, puis quelque chose de criard se jette tout à coup au travers de mon paysage; c'est une grosse ligne de fortifications, de remparts gazonnés aux formes bêtement brutales.

Le port de Galle, parsemé de rochers granitiques, n'est praticable que pendant les moussons du Nord-Est. Les pauvres Cingalais, depuis des siècles, tombèrent successivement de Charybde en Scylla, et le paradis de l'Orient se transforma parfois en un véritable enfer. Avant l'arrivée des Européens, l'île était divisée en plusieurs royaumes dont les chefs toujours en guerre, et plus barbares les uns que les autres, portaient à chacune de leurs rencontres la misère et la désolation

chez le vaincu. Des monuments superbes, gigantesques témoins des époques préhistoriques, étaient détruits, ou bien c'étaient les réservoirs d'irrigation dont la ruine attirait au pays la famine et la peste. Il y a progrès pour le moment, et si ce n'est pas un paradis, c'est un magnifique purgatoire.

Ceylan fut découvert en 1507 par les Portugais, qui y fondèrent quelques établissements. Les Hollandais, à leur tour, prirent pied sur la côte après que les Portugais en eurent été chassés par les naturels. Enfin les Anglais s'emparèrent des stations hollandaises en 1795 et se rendirent définitivement maîtres de l'île entière, vingt ans après. Depuis cette époque, elle n'a cessé d'appartenir à la couronne d'Angleterre.

Quoique je brûle du désir de voir Ceylan, je quitte à regret l'*Anadyr*. Ces vingt-deux jours ont passé comme un rêve. J'aime la mer, bien qu'elle m'ait traité en marâtre dans une triste circonstance, où j'eus l'occasion de boire à la cuve d'Amphitrite, amer breuvage ! Mais je suis sans rancune. Je retrouvais à bord une seconde patrie, et pour un peu je partais pour la Chine : *chi sta bene, non si muova*, dit le proverbe italien.

Enfin j'assemble à la hâte mon léger bagage et je m'arrache à l'*Anadyr*.

Je suis dans l'inconnu, hôtel Victoria, pourvu d'un *boy* qui, pour une somme minime, me sert d'interprète et de domestique. J'avais pris dans le tas un jeune Malais reconnaissable à son type mongol, pour le plaisir de cultiver une langue pittoresque que j'appris par hasard, il y a quelques années, et dont je vais faire usage à Ceylan, où ce dialecte est très répandu

— *Sappa lou pougna nâma* (1) ? (Quel est ton nom ?) lui demandai-je à sa grande stupéfaction.

(1) Les mots malais sont écrits de manière à en figurer la prononciation en français.

— *Saïa pougna nâma Ali.* (Mon nom est Ali.)

— *Lou orang derri mâna ?* (De quel pays es-tu ?)

— *Saïa derri Singapour, touhanne.* (Je suis de Singapour, monsieur.)

Je le gratifiai du nom d'Ali-Baba, par suite d'une habitude que j'ai de baptiser les gens d'après leur caractère : mon Ali bégayait.

— Je veux voir la ville noire, les marchés, les bazars, lui dis-je.

C'est un bienfait, dont on est redevable aux voyages maritimes, que de pouvoir tomber ainsi tout frais, comme un échappé de la lune, sans aucun souvenir néfaste ni de passeport ni de douane, dans le berceau de l'humanité, lequel, par parenthèse, est bien la plus belle partie de l'Asie

Un touriste ne pourrait imaginer une sensation plus vive. C'est un éblouissement d'abord, auquel succède la surprise. Quelle admirable fête pour les yeux ! Toutes ces populations nues ou drapées majestueusement, hautes en couleur, types superbes, aux mœurs étranges et immuables depuis les premiers temps de la civilisation. Tout l'ancien monde est là intact, avec sa poésie, son originalité, barbare quelquefois, mais empoignant toujours.

— *Ada bâgousse !* (c'est beau !) dis-je à part moi, ne pouvant dissimuler mon admiration.

— *Ba-ba-bâgousse skali !* (très beau !) me répondit Ali en bégayant.

Malgré leur caractère un peu efféminé, les Cingalais sont bien faits et leur type est très remarquable. Avec leur chevelure soyeuse, noire, à reflets bleuâtres, que retient un peigne d'écaille en forme de diadème, et l'énorme chignon qui leur tombe sur la nuque, on les prendrait pour des femmes. Le soin qu'ils apportent à leur toilette ajoute singulièrement à l'illusion.

L'autre moitié du genre humain, la belle, laisse beaucoup à désirer en Asie, parmi les gens du peuple, le métier de bêtes de somme auquel sont assujetties les filles dès leur enfance, arrête leur développement et altère leur beauté native. Ce n'est pas qu'on ne rencontre de beaux

types chez les Cingalaises des hautes castes, mais celles-ci se montrent peu.

Pour le touriste observateur, le spectacle de la rue est une jouissance. Errer à l'aventure dans les bazars, les marchés, les temples, les pagodes; coudoyer ces populations si douces, si avenantes, assister à leurs cérémonies bizarres! que de surprises pour le voyageur! Ici, c'est une femme qui fait la toilette de son mari; elle le lave, le frotte, peigne et tresse ses longs cheveux, puis elle lui passe autour des reins le sarong de soie brillante. Là, des artisans accroupis, aussi habiles de leurs pieds que de leurs mains, se livrent à leurs travaux. Un autre entouré d'un nuage de fumée, vigoureux forgeron, assis devant sa porte, l'enclume entre ses jambes nues et nerveuses, martèle le fer à tour de bras.

Un mouvement tout à coup se produit dans la foule, c'est un cortège qui s'avance, accompagné d'une musique endiablée, faite de sons aigus, stridents, avec des basses sourdes, persistantes et des sons métalliques, qui semblent se mêler au hasard de l'improvisation. L'oreille s'y fait pourtant, et l'on finit par distinguer, dans ce fouillis de notes et de sonorités originales, des motifs délicieux de naïveté : fleurs musicales écloses au milieu des champs et des forêts vierges, et qui respirent le souffle de cette merveilleuse nature! La foule s'écarte poliment pour me faire place, car voici la tête du cortège D'énormes éléphants, caparaçonnés d'étoffes de soie brodées d'or et d'argent, s'avancent graves, majestueux, dominant la foule de leur profil rugueux, dodelinant leur masse imposante, et cheminant à travers la multitude d'un pas souple et cadencé.

Après eux vient un essaim de bayadères, les bras croisés sur leur gorge de bronze surchargée de bijoux ; elles portent aux chevilles et aux bras des anneaux d'argent ornés de grelots dont le son métallique accompagne chacun de leurs mouvements.

Deux lignes de cavaliers, à l'aspect sculptural, qui semblent

détachés de quelque bas-relief antique, entourent le cortège et me font songer aux frises du Parthénon.

Enfin, voici des Indiens nus, superbes cariatides, portant de riches et mystérieux palanquins dont un coin du rideau s'entr'ouvre et laisse entrevoir une paire d'yeux qui pétillent dans le clair-obscur, comme des diamants noirs.

Je restai longtemps immobile et comme fasciné par ce spectacle. La foule suivait, compacte et bigarrée ; un moment, la tête du cortège s'arrêta pour se rallier, sous la voûte sombre de gigantesques figuiers sacrés. Les bijoux, les armes, les riches étoffes scintillaient sous les rayons éclatants du soleil des tropiques,qui frappait de reflets luisants les chairs brunes, les chevelures d'ébène, au milieu d'ombres vigoureuses et transparentes.

— C'est un mariage mahométan, *harri-besaar*— grand jour de fête! me dit Ali.

. . . .

Je ne rentrai que tard à l'hôtel ce jour-là, et la tête remplie de beaux projets.

— Demain, avant que le soleil se lève, dis-je à mon brave Ali-Baba, nous irons à Matoura par la côte : il faut devancer la chaleur.

— C'est entendu — *malam baï!* (bonne nuit !)...

. . . .

— *Ali! ada poukol ampatte.* (Il est quatre heures, Ali!)

— *Baï, touhanne.* (Bien, monsieur.)

Ali sort de sa coque. Il était enroulé dans son sarong comme une momie égyptienne et couché sous la véranda.

Nous nous mettons en route; Ali porte mon bagage de peintre.

Ceylan s'étend entre 5° 50' et 9° 46' de latitude Nord, et entre 77° 15' et 79° 42' de longitude Est. Les jours y sont donc, à cette époque de l'année, à peu de chose près égaux aux nuits (de six à six) et rien n'annonce encore, par conséquent, les approches de l'aube, d'ailleurs très courte dans ces parages.

Nous traversons, pour nous rendre à la mer, une partie de la ville. Tout dort ; le silence n'est interrompu que par le grognement des chiens parias que je dérange dans leurs fonctions et qui me paraissent avoir les Européens en médiocre estime.

Un bruissement sourd et régulier m'annonce le voisinage de la mer que je compte côtoyer sur une distance de dix kilomètres. Bientôt une ligne phosphorescente et ondulée dessine devant nous les sinuosités de la plage et nous sert de guide dans l'obscurité profonde qui nous entoure.

Nous cheminons sous un dôme de verdure formé de cocotiers et de tamariniers, dont les branches s'allongent au-dessus de nos têtes et se découpent en noir sur le ciel resplendissant d'étoiles. Comme d'immenses stalactites, les lianes tombent de toute la hauteur des arbres et nous inondent de gouttelettes de rosée, qui forment dans le chemin des rigoles miroitantes. Au bout d'une heure de marche, la route s'écarte vers la gauche et va se perdre sous bois. Nous avançons avec prudence, car l'obscurité devient de plus en plus compacte.

Enfin une éclaircie se montre : serait-ce le reflet de l'aube ? Non, c'est un lac entouré de forêts épaisses et mystérieuses.

Une multitude de mouches phosphorescentes s'agite comme une pluie d'or dans l'atmosphère ; mille bruits inquiétants partent des fourrés. L'écho répercute au loin des rugissements de fauves, qui, je dois l'avouer, me donnent à réfléchir. Les oiseaux de nuit passent, effleurant nos têtes, avec des ululements plaintifs ; entre les arbres, d'énormes chauves-souris tournoient, et quelquefois nous frôlent le visage de leurs ailes molles et barbelées. Les branches noueuses des arbres qui surplombent la route me font l'effet de monstres ; les troncs coupés se transforment en alligators, et les lianes entrelacées me semblent des grappes de serpents : ce que c'est que la fantaisie !

— *Touhanne* ne prend jamais d'armes ? me demande Ali, dont le bégayement se précipite.

— *Trada sakali.* Jamais. A quoi bon ? lui dis-je avec un aplomb superbe. Nous ne courons aucun danger. Presque partout, entre les animaux, l'homme est le plus féroce, mais ici, à Ceylan, il n'y a rien à craindre de sa part.

— *Songgoh ! songgoh !* C'est bien vrai, dit Ali.

Comme pour appuyer mes paroles et raffermir notre vaillance tant soit peu chancelante, une famille cingalaise nous apparaît, dormant tranquillement sous la véranda d'une cabane. Père, mère, enfants, enroulés dans leur sarong blanc, dorment sur leur *tcharpaï* (1) du sommeil des justes.

— Ces braves gens, dis-je à Ali, ne se coucheraient pas ainsi en plein air s'il y avait le moindre danger.

Bientôt les circuits de la route nous ramènent vers la côte. Un long ruban d'écume éclaire les graviers de la plage, sur laquelle se dessine une bande d'animaux trottinant la queue basse, l'oreille droite et pointue. L'arrière-garde s'arrête au bruit de nos pas, et nous gratifie en passant de lamentables hurlements.

« Ce sont des chacals en quête d'épaves et de poissons morts », à ce que dit Ali.

Je me permis de jeter un caillou dans l'immonde troupeau, qui disparut sous bois en poussant une gamme chromatique, suivie d'un lugubre point d'orgue.

Enfin l'aube s'annonce ; une lueur vague, indéfinissable envahit graduellement le ciel, tandis qu'une légère brise saturée de parfums végétaux disperse la brume en longues bandes horizontales.

A tous les bruits sinistres, aux harmonies sauvages de la jungle, succède un court silence que vient interrompre par intervalles le chant mélancolique du *bulbul,* le rossignol de l'Inde.

Le léopard, le lynx, le chacal, tous les rôdeurs nocturnes se retirent dans les fourrés. Seuls, les rats palmistes (sorte d'écureuils)

(1) *Tcharpaï.* — Lit de sangle.

trottinent et grimpent partout avec une agilité merveilleuse. Le jour ne suffit pas à l'activité dévorante de ces gracieux rongeurs ; pour eux, point de repos : leur consigne est de détruire.

L'ichneumon, la « mangouste », l'ennemi des serpents, se faufile sans bruit dans les vieux troncs d'arbres, sous les pierres, dans les terriers, partout enfin où il espère surprendre son terrible antagoniste, engourdi par la fraîcheur de la nuit.

Le soleil se lève : une autre symphonie commence, vive, ardente, colorée. A ses accents, tout se transforme et s'anime. De gais rayons de soleil éclairent la cime des cocotiers, et percent la feuillée de longues gerbes lumineuses, se découpant sur les fonds veloutés du paysage. Une rosée abondante scintille en mille perles diaprées sur chaque branche, sur chaque feuille, et retombe avec un frais et délicieux murmure dans l'herbe drue qui fléchit sous son poids

Une multitude d'oiseaux de toutes couleurs traversent l'espace, comme de brillants météores. Les singes, ces lazaroni et farnientes des tropiques, s'éveillent aux premières ardeurs du soleil, et dégringolent par grappes du haut des arbres. Ali me fait remarquer une gentille guenon serrant dans ses bras un de ses petits, qu'elle caresse d'une façon tout à fait *humaine*. Comme je m'extasiais, « ce sont des hommes aussi », me dit-il, « s'ils refusent de parler, c'est uniquement par malice ; ils n'ignorent pas que s'ils parlaient, on les ferait travailler. » — « *Betoul* (c'est juste) », lui répondis-je.

Sur tout le parcours de la route, au bord de la mer ou sous bois, le spectacle n'est pas moins intéressant. Une foule de pêcheurs, de cultivateurs s'occupent de leurs travaux ou se baignent, et font leur toilette au bord de la rivière ombragée de gigantesques lataniers. Hommes, femmes, pêle-mêle, causant, riant, forment des groupes pittoresques, d'une coloration chaude et puissante, qui s'harmonise avec les verts intenses des prairies. Bien que ces gens soient très court vêtus, une décence naturelle et naïve accompagne leurs ébats.

Non loin de là, au bord de l'eau, des hérons au plumage rose se tiennent immobiles, impassibles, pareils aux ibis hiéroglyphiques, guettant le poisson qui passe à leur portée.

Je n'oublierai de ma vie les gracieux tableaux que j'entrevis dans ces heures charmantes ! En parcourant aujourd'hui ces notes réunies à la hâte, je me sens pris d'un ardent désir de revoir l'Inde ; pour une seule de ces matinées, je referais tout le voyage.

Vers neuf heures, la fatigue de la marche, jointe à l'ardeur du soleil, commença à m'accabler, et la vue des pêcheurs, plongés dans la lame jusqu'aux épaules, me fit venir l'eau à la bouche. Pourquoi ne les imiterais-je pas ? me disais-je tout en faisant ma toilette de baigneur indien.

Ali entendit la chute d'un corps, c'était son maître qui piquait avec allégresse une tête dans l'océan d'azur...

Je n'eus qu'à me féliciter d'avoir pris pour guide et pour interprète ce brave Ali-Baba. C'était non seulement un honnête garçon, mais, comme tous les Malais, il connaissait au bout des doigts les noms des arbres et des plantes, leurs propriétés curatives ou vénéneuses ; et, malgré son défaut de prononciation, il parvenait toujours à se faire comprendre.

— Comment nommez-vous cet arbre dont les fruits surgissent en plein bois sur le tronc ?

— Oh ! celui-là est très commun sur la côte Ouest de l'île. On le nomme *pouhonne roti* (l'arbre à pain ; *roti* veut dire pain de même qu'en hindoustani). C'est un des fruits les plus précieux, me dit-il ; il fournit vingt mets différents. Là, autour de cette cabane, vous pouvez cueillir et goûter plusieurs espèces de bananes ; puis, voici le mangoustan et l'orange du roi, qui sont, sans aucun doute, les deux meilleurs fruits du monde entier. Maintenant, si vous désirez vous rafraîchir, voici la bandoura.

Il en détacha une bourse cylindrique contenant une eau fraîche et limpide.

« *Angor bai-bai* » (le vin des canards), me dit-il en riant.

Les surprises se multiplient sous mes pas ; les fleurs les plus brillantes m'apparaissent parmi les lianes qui recouvrent les vérandas des chaumières. Un bougainvillia, avec ses milliers de fleurs roses éclatantes, retombe en gracieuses guirlandes du haut d'une touffe de bambous aux troncs argentés ; le lis (*gloriosa superba*) brille parmi les herbes ainsi que le *sindrimal*, dont les fleurs s'épanouissent à 4 heures du matin et se ferment le soir à la même heure ; des plantations d'*hibiscus*, aux fleurs pourpres, servent de clôture aux jardinets qui entourent les cabanes Je n'en finirais pas s'il me fallait faire la nomenclature de la flore de Ceylan. Si, comme l'affirment les Arabes, le premier homme est apparu dans cette île enchanteresse, j'imagine que sa surprise ne dut pas être moins grande que la mienne, à la vue du monde merveilleux qui m'entoure, et dont l'aspect resplendissant efface les souvenirs de nos tristes pays du Nord. Il me semble que je suis né d'hier !

Profitant de la voiture publique qui fait le service entre Pointe-de-Galle et Matoura, et qui nous rejoignit en route, nous arrivâmes dans cette dernière ville vers midi.

Matoura n'offre pas grand intérêt, mais c'est le chef-lieu d'un district très fertile et qui abonde en pierres précieuses, *fabriquées à Paris, à Londres et en Allemagne*. Gare au voyageur naïf qui s'y laisse prendre ! Les vrais connaisseurs y trouvent cependant des saphirs bleus et verts, des topazes, des rubis et plusieurs variétés de cristaux de roche de toute beauté ; l'œil de chat et le zircon y sont très communs. J'eus, je dois l'avouer, une chance toute particulière, en achetant à un cultivateur une magnifique améthyste à un prix très minime, et dont je ne connus la valeur qu'à mon retour en Europe.

Une bonne fortune à peu près semblable me fut réservée, quand, il y a quelques années, dans la Haute-Egypte, je découvris dans les mains d'un fellah un scarabée rare et authentique d'une grande valeur.

Ce jour-là, — on a des jours de veine, — j'eus encore le bonheur de contempler les traits augustes d'un ex-président de la République américaine. Et je crois voir encore le célèbre général anti-esclavagiste cheminant sur la rive du Nil et contemplant d'un œil paternel son fils, lequel distribuait libéralement à quelques malheureux Arabes des coups de pied non moins authentiques que mon scarabée.

Pendant ce touchant entr'acte, deux vieux époux américains, nos compagnons du bord, poussaient des hourras frénétiques, et agitaient avec transport le drapeau de l'Union, dont ils couvraient religieusement, chaque soir, la couchette où reposaient, en paix et dans l'ombre, leurs vénérables débris fédérés.

Mais revenons à Ceylan. Vers le soir, je fus de retour à Pointe-de-Galle, me préparant à entreprendre d'autres excursions, non moins intéressantes, dans l'intérieur de ce merveilleux pays.

Nous sortons de bonne heure, comme d'habitude. Rien de plus amusant que le réveil d'une ville indienne, car en Asie la vie privée ne reste murée que pour les gens de haute caste.

Les femmes sont les premières debout; le mari, couché devant la porte, enroulé dans son blanc linceul, s'étire comme un Lazare qui ressuscite. De temps en temps, il soulève un coin du suaire, risque un œil au dehors, examine la hauteur du soleil, puis se retourne en faisant le gros dos pour commencer un nouveau somme.

Pendant ce temps, les femmes, réunies autour des fontaines, se racontent les nouvelles, lavent, tordent et font sécher le linge sur l'herbe ou sur les buissons fleuris. D'autres s'en retournent par groupes au logis; leur allure est gracieuse; elles marchent droites, le buste rigide ; ployant les hanches, elles portent sur la tête l'amphore pleine d'eau fraîche, qui s'épanche par le mouvement, mouillant leurs épaules brunes, luisantes comme l'écorce d'une châtaigne.

Les enfants complètement nus se roulent sur le gazon.

— *Di mâna touhanne mau pighi?* (Où monsieur veut-il aller?) dit mon fidèle Ali.

— Tâchez de trouver une voiture; nous irons passer la journée à Wakwalla. Il faudrait être de retour avant la nuit.

Pendant que l'on attelle, nous prenons les devants; la route est belle et des plus animées.

Une longue file de chariots et de véhicules de toutes espèces, attelés de bufflonnes blanches, se croisent sur le chemin.

Nombre de prêtres bouddhistes, à l'aspect ascétique, tête nue, les cheveux coupés droit sur le front, vêtus de jaune, drapés comme des augures, se rendent aux temples et aux pagodes.

Les cultivateurs s'en vont vers les marchés de la ville, portant, suspendues aux deux extrémités d'une tige de bambou, d'immenses corbeilles en rotin dans lesquelles s'entassent pêle-mêle les plus beaux fruits, qui, pour la plupart, me sont encore inconnus.

Ali croque à belles dents les produits que ces braves gens nous offrent, et me renseigne *ex professo,* la bouche pleine, sur les noms et les qualités.

— *Lekker-betoul*, me dit-il, usant d'une locution hollando-malaise, pour bien traduire sa satisfaction...

C'est le moment où se distribuent les bakchichs, en échange de *salams* et de souhaits, j'en aurai pour faire mon bonheur et celui de mes descendants jusqu'à la sixième génération, sans compter une corbeille de fruits que l'intrigant Ali parvient à s'annexer.

Pendant ce temps, quelques gentils gamins à la mine expressive glissaient adroitement, dans les poches béantes de mon veston blanc, des bouquets de fleurs éclatantes, et la petite bande joyeuse s'échappait en me souhaitant un heureux voyage.

Après quelques heures de promenade par des chemins ombreux, où la végétation la plus extravagante s'entremêle dans un gracieux désordre, la voiture nous conduit au pied d'un monticule. Nous

descendons, et au bout d'un quart d'heure de marche, nous atteignons le bungalow de Wakwalla.

Superbe paysage! Dans une immense plaine verte, le regard suit les ondulations d'une rivière qui va se perdre vers la gauche dans un bois de cocotiers et de multipliants. A l'horizon, vers l'Est, s'échelonne une série de collines, couvertes de forêts, entourant la base du *Pic d'Adam* qui se dessine en bleu dans la transparence de l'air.

Il est midi, le soleil grille, atmosphère accablante, pas une feuille ne remue; la nature fait la sieste. Seules, les cigales jettent leur note stridente et monotone; signe d'orage, me dit-on. En un rien de temps, en effet, le célèbre pic disparaît sous un nuage opaque, qui vient se fondre dans la plaine et rafraîchir la température

Il pleut souvent dans l'île, mais ce sont des averses locales et de peu de durée. Tout juste de quoi arroser la végétation et lui donner tout son lustre; il semble qu'un chef jardinier commande et dirige ces ondées bienfaisantes.

Ceylan est, sans contredit, une des merveilles de la nature; si l'homme voulait imaginer un séjour enchanteur, où se trouvât réuni tout ce qui peut charmer les yeux, rendre la vie facile et agréable, il n'égalerait pas Ceylan.

Un climat tropical, tempéré par les brises de terre et de mer, des chaînes de montagnes et des pics qui s'élèvent jusqu'à 2,570 mètres d'altitude, permettent à l'homme de choisir le climat qui lui convient.

Couvertes de forêts qui arrêtent les nuages, les hauteurs donnent naissance à une foule de rivières, de torrents, de ruisseaux qui sillonnent les plaines en tous sens. On croit voir la Suisse en serre chaude.

Des lacs s'étalent dans les vallées, sur les plateaux; ils entretiennent par leur fraîcheur la plus exubérante et la plus riche des végétations.

L'humidité des plaines, qui s'élève et se condense au contact des montagnes, retourne vers les sources et les lacs pour retomber en pluie. C'est un accord parfait.



Alexandre, Phot.

TEMPLE BOUDDHISTE A KANDY.

ÇEYLAN.

Ajoutez-y les meilleurs fruits du monde, de plus le sucre, le thé, le café et le riz à discrétion; pas de notes de tailleurs ni de cordonniers; que voulez-vous de plus?

Au retour, nous traversons une partie de la forêt; nous sommes à l'entrée de *Cinnamon Garden.* Le gouvernement y fait cultiver le thé, le quinquina, la cannelle, le giroflier et une quantité d'autres plantes que l'on essaye de propager; rien, en somme, n'est plus facile. Il suffit de choisir l'altitude qui leur convient pour pouvoir introduire à Ceylan toutes les essences des tropiques et des climats tempérés.

J'y ai cherché en vain le gommier *gutta-percha*, que bon nombre de planteurs essayent d'acclimater. Il n'en est que temps; le précieux arbre devient rare. S'il venait à disparaître, dans ce siècle d'électricité et de télégraphe, ce serait un véritable désastre.

Pouvons-nous regagner Pointe-de-Galle par un autre chemin? demandai-je à mon guide. — Certainement, me répondit Ali; c'est un peu plus long, mais puisque vous désirez voir des alligators, il y a, non loin d'ici, un étang qui en est peuplé. La voiture pourra nous rejoindre plus tard, sur la route de Colombo.

— Marchons, lui dis-je.

Le guide prend les devants en écartant les branches qui obstruent le chemin.

Nous suivons un sentier en pente, bordé par un gai ruisseau qui s'éparpille en fraîches cascades.

Bientôt, nous atteignons la forêt; l'ombre est épaisse, les cocotiers, les aréquiers s'entrelacent au-dessus de nous et forment un dôme de verdure. D'autres arbres viennent se mêler aux cocotiers : ce sont des palmiers à sucre, des sagoutiers, des mimosas et plusieurs variétés d'euphorbes.

Nous cheminons longtemps un peu au hasard : il est difficile de s'orienter dans cette demi-obscurité.

Enfin, voici un rayon de soleil qui perce la feuillée. Est-ce ici ? —

Non, ceci est un groupe d'arbres renversés par le dernier cyclone ; il y a de cela deux mois.

Des lianes et d'autres végétaux parasites ont tout envahi déjà. Au milieu de cette atmosphère chaude et fécondante, les germes de la vie et du renouveau enveloppent à l'instant tout ce qui meurt, et font surgir, en quelques jours, de ces dépouilles, une infinité d'organismes.

Dans ce fouillis inextricable de verdure avec des dessous noirs, des trouées mystérieuses, inquiétantes, on distingue des grouillements d'insectes aux formes étranges, qui rampent, volent, construisent des galeries, perforent des tunnels avec une activité prodigieuse : travaux de géants que les infiniment petits accomplissent sans *grève* ni repos.

Voyez cette espèce de tumulus ; c'est un nid de fourmis blanches (1), elles ont réduit en poussière végétale les débris de l'ouragan. Le travail terminé, elles ont déménagé ; les serpents ont pris possession de leur phalanstère. Voici deux de ces reptiles, et de très belle taille, ma foi ! Ils glissent sous l'herbe avec une grande vitesse et poursuivent leur proie avec l'ardeur folâtre de jeunes chiens. Ceux-là ne sont pas dangereux, me dit Ali, on les nomme *mangeurs de rats*.

Cosi va il mondo! pensais-je, à chacun son rôle. Les mangoustes mangent les serpents, les serpents mangent les rats. C'est la division du travail aux dépens du voisin.

Nous foulons l'herbe avec prudence, car sous les tropiques, la nature est fantaisiste et trompeuse.

Voici un papillon, la *phyllie*, dont les ailes se confondent avec le feuillage d'un arbrisseau, et des orchidées qui ressemblent à des *oiseaux-mouches;* là, des papillons grands comme des hirondelles, puis des araignées venimeuses qui, sous le rapport de la taille et de la fourrure, n'ont rien à envier aux souris.

(1) Ces nids, de forme conique, ont parfois plus de deux mètres d'élévation.

Prenez garde! Voyez, pendu à cette branche, ce brin d'herbe luisant; c'est le plus dangereux des serpents, sa piqûre donne la mort en moins de vingt minutes.

Tout cela n'est guère rassurant. Continuons; le sol est marécageux, la marche devient difficile. Des plantes aquatiques apparaissent de ci de là, dominées par des touffes de bambous dont les frêles panaches se courbent sous la brise.

Y sommes-nous? A travers une éclaircie, Ali me montre une bande de terrain humide, qui me semble, à première vue, couverte de troncs d'arbres.

Ce sont les alligators. Tâchons d'avancer, si c'est possible. Nous rebroussons chemin et, par un long détour, nous parvenons à nous approcher à une distance de cinquante pas.

Ils sont là sept ou huit, couchés au soleil, clignotant de leur petit œil chassieux et sinistre.

Le patriarche de cette famille: quelle famille! pouvait avoir quatre mètres de longueur; ses pattes, courtes, trapues et garnies d'écailles, me font l'effet de vieux gantelets rouillés; son dos, rugueux comme le tronc d'un vieux chêne, se confond avec le terrain boueux dans lequel se moule son énorme ventre, gluant, flasque et verdâtre. Une nuée de hérons et de perruches décrivent des cercles au-dessus de l'immonde troupeau, en poussant des cris d'alarme; plus hardis, les martins-pêcheurs vont se poser sur le dos de ces horribles sauriens.

La surface du marais est parsemée de nénufars blancs et roses, qui étoilent l'eau sombre d'où s'élève une vapeur chaude et fétide.

Désireux de faire un croquis de cet étonnant tableau, je fouillai dans ma poche pour y prendre mon carnet. Mon parasol s'échappe de mes mains, je regarde vers la rive, les monstres avaient disparu.





Alexandre, Phot.

Chasse aux Léopards.

QUINZE JOURS DANS LA JUNGLE

QUINZE JOURS DANS LA JUNGLE

J'avais quitté Ceylan depuis un mois environ, après avoir visité les parties les plus intéressantes de cette île enchanteresse.

J'ai essayé de vous donner une idée de l'aspect du pays. J'y reviendrai plus tard, en parlant des monuments incomparables de l'Inde !

Pendant la traversée du golfe de Manaar pour me rendre dans le Sud de l'Inde, je fis la connaissance de M. X..., un Français, qui venait de chasser l'éléphant, à Ceylan, et brûlait d'envie de livrer la guerre aux tigres dans l'Inde (cet animal n'existe pas dans l'île de Ceylan).

J'étais désireux moi-même d'assister en amateur à ce genre de sport, et nous cherchions ensemble le moyen de nous passer cette fantaisie, lorsque je me souvins que je possédais un talisman qui devait nous ouvrir toutes les portes : c'était une lettre d'introduction auprès de toutes les autorités de l'Inde, que, sur la recommandation de lord G..., le vice-roi avait eu la gracieuseté de me faire remettre par l'entremise de son secrétaire.

Un juge de district d'une des provinces de l'Est nous conseilla de nous diriger vers l'Etat indépendant de Rampour, situé aux confins de la jungle, où les tigres, les léopards, voire les éléphants sauvages se multiplient comme de petits lapins.

Cela dit, je continue :

Le 1er février 1881. — Nous étions alors à Mattra, la ville sainte, sur la rive droite de la Jemna, le Capharnaüm des singes, qui, sous

la protection de la déesse Dourga, leur patronne, s'y livrent à tous leurs instincts de satyres et de pillards.

Les nuits commençaient à fraîchir. Au bagage ordinaire, un oreiller fut ajouté, plus une couverture ouatée qui sert de matelas ; car dans le bungalow on se couche sur un lit de sangle, le *tcharpaï*. Nous nous rendîmes à Alighur pour prendre le chemin de fer qui conduit à Bareily, à cent milles environ des premiers contreforts de l'Himalaya. De là, nous irons à Rampour rendre hommage au nabab qui gouverne cette partie de l'Inde. Notre objectif est la jungle.

Les Indiens appellent jungle (du sanscrit *jangola,* désert) tout ce qui est inculte, plaine ou forêt. Pour moi, la jungle est la terre vierge ; pour mon compagnon, chasseur émérite, la jungle est le séjour des fauves. En route pour la jungle !

Nous voici donc à Alighur. Je transcris mes notes de voyage prises au hasard de l'impromptu.

Cette ville offre peu d'intérêt, à ce que nous dit l'hôtelier du buffet, un Parisien. Nous y devions passer toute la journée et une partie de la nuit, le train ne partant que le lendemain matin à quatre heures. Pour tuer le temps, l'hôtelier propose une partie de chasse aux environs. Mon compagnon, M. X..., est enchanté, espérant bien tirer quelques antilopes, pour s'entretenir la main.

Nous en vîmes en grand nombre. L'espèce est très commune ici, elle y déploie des grâces inattendues. A l'aspect de notre costume, la bande agile détalait, impossible d'en approcher. Il faut se vêtir en Indien pour faire la chasse à pied ; notre costume européen détonait dans l'accord qui harmonise aux Indes les bêtes et les gens. Le gibier cependant ne nous fit pas défaut; on ne se figure pas chez nous ce qu'un adroit chasseur peut abattre en un jour : les paons foisonnent, on trouve des canards, des poules d'eau, des *sarâs,* — un grand échassier — des perdrix de la jungle en quantité, sans compter les chevreuils, daims, lièvres, etc Mais l'antilope bondissait et nous tirait sa révérence.



Alexandre, Phot.

Les Rajahs.

Trop las pour regagner le bungalow, qui était éloigné de la gare, l'idée nous vint, en attendant le départ pour Bareily, de faire l'essai des couvertures ouatées, et de camper dans les voitures du train, lequel stationnait en plein champ à plus d'un kilomètre de la ville.

Les compartiments sont spacieux, chaque voyageur s'arroge deux mètres de divan, il y a de plus un bon cabinet de toilette. Une lanterne pendue au plafond doit éloigner les voleurs. Nous ne songions pas aux moustiques, mal nous en prit; ce fut une nuit d'orgie pour la gent bourdonnante, sans compter l'odieuse musique que nous fit un chien divaguant. Lorsque je m'éveillai, je m'aperçus avec surprise que d'autres voyageurs avaient imité notre exemple : des corbeaux, des vautours, des rats palmistes occupaient le reste des voitures.

On part. Les corbeaux dérangés font un sabbat d'enfer, quelques rats voyagent avec nous.

Les champs sont monotones; c'est l'aspect de l'Égypte, moins le palmier, qu'on ne rencontre plus ici ; des villages pauvres, des cabanes en terre.

Enfin, nous arrivons à Bareily.

La matinée est froide. On constate avec satisfaction la présence d'une cheminée dans le bungalow.

La ville de Bareily est le chef-lieu d'un district du même nom. Or, c'est au juge du district qu'il appartient de transmettre au nabab mes lettres d'introduction. Le juge, un homme affable et prévenant, s'empresse d'annoncer au nabab notre arrivée. Un courrier va porter la missive à dos de chameau. La réponse viendra dans quarante-huit heures.

Rien pour les yeux dans ce pays.

En attendant, nous jouons au bouchon. On cause du nabab.

Vous savez, je suppose, ce que c'est qu'un nabab, ou *nawab,* — ainsi se nomment les princes mahométans : les *radjahs* sont les princes indous. Notre nabab administre ses États comme il l'entend. Le gouvernement anglais, en récompense de la neutralité de ce

prince pendant la révolte des cipayes, lui en laissa la libre possession par acte authentique... Le bon billet ! Mais il n'est pas ici question de politique. Je me contente de déclarer que le gouvernement de l'Inde est un chef-d'œuvre de prudence et d'habileté.

La population des États de Rampour s'élève à un demi-million d'habitants, dont 75,000 dans la capitale.

L'armée compte 10,000 hommes et se compose d'infanterie, de cavalerie, avec une artillerie montée à dos de chameau, vraiment superbe et d'un grand caractère.

Mais voici le courrier ; il nous apporte la réponse avec une invitation du nabab. Nous aurons, paraît-il, à nous tenir prêts pour demain entre neuf et dix heures.

Je garderai longtemps le souvenir de l'hospitalité indienne.

A l'heure dite, le lendemain, un bruit d'attelage retentit dans la cour du bungalow. C'est un carrosse de voyage qui vient nous prendre ; il nous emporte au galop de ses quatre chevaux. Il y a cinq relais d'ici jusqu'à Rampour. Depuis la veille, vingt-cinq chevaux ont été distribués pour le service, une douzaine de chameaux transportant le fourrage.

Notre course est un vrai steeple-chase. Beaucoup de ponts s'étaient rompus à la suite d'une inondation ; mais à chaque rivière un poste d'Indiens est commandé pour indiquer le gué ; on passe à travers tout.

Les populations se courbent jusqu'à terre devant ces hôtes étrangers, qui ne soupçonnent pas encore leur importance. A l'un des relais cependant, non loin de la frontière, nous sommes reçus par les autorités, félicités peut-être !... Dans l'ignorance de la langue, nous acceptons de confiance ; les mains se serrent, les bakchichs volent, on presse le départ, car la foule quémandeuse augmente à chaque instant. Ces gens sortent de terre et croissent comme des champignons devant les pas du voyageur.

Nous touchions au relais suivant quand, au loin, dans la plaine, un

grand rassemblement est signalé. Dans la foule compacte et houleuse, on distingue une calèche de gala, des cavaliers, des soldats en grand uniforme : ce sont les envoyés du nabab, le général en chef de l'armée, et le premier ministre. Ils sont chargés de recevoir ses hôtes et de leur souhaiter la bienvenue. De part et d'autre on descend de voiture ; mais cette fois nous comprenons les compliments : Le général s'exprime en anglais de façon très cordiale. Le cortège ici s'organise ; une escouade de cavalerie, en uniforme bleu et turban rouge, forme l'avant-garde et nous précède de cinq cents mètres ; notre voiture prend le galop, la calèche officielle roule derrière nous, entre deux haies de cavaliers superbement montés. Tout cela brille, éclate, ces chevaux richement parés, ces costumes aux vives couleurs, les rouges, les blancs tranchant sur les tons bruns des chairs, émaillent de notes charmantes la plaine grise ensoleillée. Je songeais aux tableaux d'Eugène Fromentin.

Un tourbillon parfois nous cachait l'avant-garde, qui se perdait dans un flot de poussière ; des troupeaux de moutons, des buffles, s'enfuyaient débandés à travers les villages que nous traversions au galop, soulevant les bruyants *salams* des basses-cours épouvantées.

Après une course de quelques milles, une immense ligne verte, ondoyante comme un champ de blé, se déploie devant nous : C'est la capitale de Rampour. La ville est entourée de fortifications vivantes, formées de tiges de bambous serrées comme de gros tuyaux d'orgue, qui se balancent derrière un large fossé. Une partie de l'armée est sous les armes, l'opulente artillerie s'aligne devant nous ; les éléphants sont rangés dans les rues : sur les terrasses des maisons la foule se presse. Je me demande si c'est un rêve : j'ai peur de m'éveiller comme le tailleur du conte arabe.

C'était un spectacle splendide !

Le cortège s'arrêta dans la cour d'un palais, belle construction moresque au centre d'un jardin entouré de murs élevés. C'est le palais de Nos Grandeurs !

Les appartements, très spacieux, rappellent quelque peu le luxe hétéroclite des salons du khédive au Caire : c'est déplorable ; mais à qui la faute ? n'est-ce pas sous l'influence de nos arts industriels de pacotille, que le goût si fin des Orientaux se pervertit ? Pas un palais indien qui ne soit infesté de lithochromies, photographies, simili-bronzes, galvanoplasties, etc., etc... Toute cette camelote fait peine à voir, à côté des beaux cuivres de Bénarès, des vases damasquinés de Moradabad, des ivoires sculptés et des superbes étoffes du Cachemire.

Ce qui vaut mieux, c'est la promenade que nous fit faire le général, après le déjeuner.

Dans la cour du palais stationnaient trois superbes bêtes, trois éléphants parés et caparaçonnés, recouverts de riches tapis.

Combien je regrette ma monture ! Rien d'amusant comme ce genre de locomotion. Du haut du siège traditionnel, je dominais la multitude bigarrée qui grouillait dans les bazars, et mes regards s'aventuraient dans l'intérieur des cours et des habitations.

Un grand plaisir est de voir l'éléphant se mouvoir, s'insinuer dans la foule la plus dense par un léger frôlement de sa trompe ; l'animal sait d'avance où il fixe le pied, son appendice nasal lui sert de sixième sens. Si quelque chien s'endort en travers de la rue, l'eléphant s'en écarte ou l'écarte au besoin lui-même : il respecterait une souris. La ville est fort jolie, la population, riante, s'agite plus vivace, à ce qu'il m'a semblé, que dans les autres parties du pays.

Nous sommes rentrés au crépuscule pour le dîner. Le général se contente d'assister au repas ; il dîne avec les officiers dans une autre partie du palais, à l'indienne, par terre, sur des tapis. Nous n'aurons pas l'honneur d'être reçus par le nabab ; il souffre de la pierre et ne veut pas subir l'opération. Mahométan et fataliste !

Il est d'usage, après le dîner, de passer au salon. Nous allons voir les bayadères.

Des torches éclairent la salle ; elles sont tenues par des porteurs en

costume écarlate, coiffés d'un béret analogue à celui que portaient jadis nos ducs de Bourgogne. Un acteur entre en scène, puis un autre, puis un troisième; ils préludent par des chants et des scènes comiques, imitations d'allures ou de langage, scènes de mœurs; ils auraient du succès dans nos cafés-concerts. Enfin, voici les bayadères. J'en dirai tout le bien possible, car je suis l'hôte du nabab.

Qui songe aux bayadères s'imagine des femmes peu vêtues ; erreur. J'avais vu déjà les bayadères de Bénarès et des pagodes de Madura ; presque toutes se couvrent d'un luxe de vêtements qui ne laisse à nu que les bras et les pieds surchargés de bijoux d'or et d'argent. Leur charme n'est pas dans la beauté, à peu d'exceptions près; quant à leur science mimique, il faudrait la chercher dans les gestes ou plutôt dans les dislocations des bras et des mains. Elles chantent des choses libres qu'elles soulignent brutalement avec un réalisme à effaroucher un vieux juge. Les chants se mêlent à la danse, l'accompagnement se fait au moyen d'instruments à cordes et d'une sorte de tambour, dont le musicien tire deux sons bizarres : du côté gauche, une note claire et vibrante, et de l'autre côté, un trémolo en tierce, d'un effet singulier. L'oreille est chatouillée par certaines broderies que les accompagnateurs exécutent à l'envi sur le thème du chant. Harmonies délicieuses, parfois, qui feraient les délices de nos musiciens ! Voilà tout ce que j'ai trouvé d'un art aussi ancien que les pagodes.

Nous sommes las de parfums, saturés de musique ; le général nous souhaite le bonsoir. Je suis conduit sous mes lambris dorés. Ma chambre est grande comme une cathédrale. D'innombrables petites lampes en verre de couleur m'éclairent d'un reflet discret. Un bourdonnement vague, harmonieux s'élève de la ville comme d'une immense ruche. J'ai vu tant de choses curieuses depuis ce matin ! Ma vie est si complètement renversée! Tout cela miroite, se meut comme une fantasmagorie. J'entends un ronflement lointin. Ah ! c'est mon valet de chambre qui couche par terre en travers de la porte. Mes

idées s'embrouillent cette fois pour de bon. Il est minuit. Bonsoir !

. . . .

J'ai fait l'école buissonnière ce matin sans le savoir. Levé avant l'heure du monde officiel, je m'en suis allé promener dans les rues sans me douter de l'escapade. Une bayadère m'apparut, un être ravissant. Son costume différait de tout ce que j'avais vu ; je la suivis espérant en faire un croquis, mais elle s'éclipsa dans une ruelle. Les modèles, cependant, ne se font pas prier aux Indes. Dès que l'on tire son carnet, plus personne ne bouge ; les Indiens posent pour le plaisir de se voir reproduits ; ils sont polis et prévenants... jusqu'à l'indiscrétion.

Mon compagnon eut moins de chance : comme il allait sortir, après le déjeuner, pour flâner en ville, une main polie le retint. On ne sort pas à pied d'ici, l'étiquette le défend ; les hôtes du nabab sortent en voiture le matin, l'après-midi ils montent à éléphant.

J'ai trouvé ce matin l'explication d'un phénomène. J'avais ouï dire qu'on récolte la glace aux Indes par une température de 15 degrés centigrades. Comme nous étions à deux milles de la ville, hors la frontière de l'étiquette, à pied donc, et non loin d'un champ de bananiers chargés de fruits, j'ai vu récolter de la glace.

Voici comment on la fabrique : d'abord on creuse plusieurs fossés carrés, profonds d'un mètre, disposés en échiquier et remplis de grosse paille.

Au-dessus, l'on pose quantité de très petites assiettes faites d'une terre poreuse. La paille permet à l'air de circuler au-dessous. Quand vient le soir, dans chacune de ces coupes on verse, avec une cuillère emmanchée au bout d'un bambou, une petite quantité d'eau.

Le matin, une demi-heure avant le lever du soleil, l'évaporation se fait avec une telle rapidité, que le peu d'eau qui reste au fond des coupes se congèle.

La récolte est déposée provisoirement dans des vases en terre cuite, puis on déverse le tout dans des trous circulaires, profonds

de 5 mètres, rembourrés de paillassons. On tasse le produit de chaque jour pour en expulser l'eau.

Le puits rempli, on le couvre de terre et d'herbes sèches et la glace s'y conserve par les plus grandes chaleurs de l'été. L'opération se fait par les nuits claires, en janvier et février.

Mais cette glace nous éloigne de mon récit.

Le général est plein de prévenance; il parle bien l'anglais, s'assimile nos habitudes, y réussit souvent, sauf dans l'usage du mouchoir de poche qu'il manœuvre en deux mouvements, les doigts d'abord, l'étoffe ensuite.

Je ne sais si le général ne nous a pas trouvés indifférents hier soir au concert. Il nous annonce d'un air mystérieux qu'il nous fera entendre aujourd'hui la plus forte chanteuse de l'Inde. On ne nous aurait, paraît-il, exhibé jusqu'ici que le menu fretin des bayadères, comme avant-goût d'une pièce de résistance, la Patti des Indes.

Vers huit heures du soir, suivis de tous les hauts dignitaires du palais, nous faisons notre entrée solennelle dans la salle des fêtes. Les porteurs de flambeaux sont à leur poste, les musiciens debout se dessinent dans le clair-obscur, admirables de distinction. Il y a parmi eux quelques types d'une beauté remarquable. Leurs instruments sont de vrais objets d'art. Un mouvement se produit à l'entrée des artistes. Dans le rayon que projettent les torches apparaît une bayadère. C'est un colosse ! elle a passé la soixantaine. Ses yeux roulent furibonds, intimidant les accompagnateurs. La matrone se cale, pousse un nasillement, qui s'allonge en roulade pendant un quart de minute sans reprendre haleine. Imaginez une clameur semblable à ce cri de : « Pois verts ! » que vous entendez retentir dans les rues de Paris, cette clameur entremêlée de toux, de hoquets saugrenus et poussés d'une voix de basse-taille. Les plus belles notes étaient lancées — c'était la spécialité, le génie de la virtuose — en se bouchant du poing fermé l'une des narines, tandis que l'autre pro-

duisait un cri nasillard que je ne saurais comparer pour la puissance et l'agrément qu'à la trompette de l'éléphant.

Le général était radieux et ses sourcils montaient en nous dévisageant sous forme de points d'interjection.

Il eût été cruel de le désabuser.

Depuis, le général m'a fait oublier la forte chanteuse. Il nous a montré l'écurie du nabab.

Quelle magnificence !.. Cent chevaux du plus noble sang, quatre-vingts chameaux, cinquante éléphants, et les antilopes !

Les voitures de cérémonie sont en argent. Le carrosse de voyage a huit mètres de haut et se divise en deux étages communiquant à l'intérieur par un escalier. Le prince occupe le rez-de-chaussée, les bayadères sont au-dessus. Il faut seize bœufs pour traîner cette lourde machine.

On nous a donné le spectacle de combats d'animaux, entre autres de deux poneys. Ces petits chevaux sont féroces et se mordent avec rage, se défendant par des ruades. Des béliers s'attaquaient à leur tour ; ensuite ce furent les antilopes. Pour finir, les gladiateurs.

Deux hommes, un poignard dans chaque main, se mettent en présence. Ils se saluent ; les pointes s'entre-croisent et les coups se succèdent avec la rapidité de l'éclair. Nus jusqu'à la ceinture, sans bouclier, c'est au moyen de l'avant-bras qu'ils parviennent à éviter les pointes, très effilées, ou plutôt à les arrêter en détournant le bras qui les dirige. La lutte s'anime peu à peu, les deux hommes roulent dans la poussière, enlacés comme des serpents. Le lutteur cherche alors à entraver les mouvements de son adversaire, soit qu'il le presse de son corps, soit qu'il l'étreigne entre ses jambes. Parvient-il à le terrasser, à paralyser ses mouvements, le coup mortel est indiqué vers la région du cœur, ou bien entre les deux épaules, et le combat recommence de plus belle.

Les Indiens se passionnent pour ce genre de spectacle. Majes-



Alexandre, Phot.

Chasse aux Tigres.

Le Passage de la Rivière.

tueusement drapés, s'animant aux cris de la lutte ; on croit voir revivre les Romains de l'époque de Néron.

Je vous ai parlé de la jungle au commencement de ce récit comme du but de notre voyage. La chasse au tigre est l'une des émotions qu'ambitionne un touriste ; seulement, ce plaisir réclame certains préparatifs qui ne sont pas à la portée de tout le monde. A Bareily, on nous avait fait observer que cette chasse ne se fait qu'au commencement des premières chaleurs, dans les mois d'avril et de mai. A cette époque de l'année, l'herbe renouvelée n'a que deux pieds de haut ; elle atteint aujourd'hui la hauteur des éléphants. Le tigre trouve des remises et ne se laisse pas déloger. Le général nous objectait cette même difficulté, mais un nabab ne refuse rien à ses hôtes. Jugez de ma satisfaction lorsque nous fûmes avertis que tout serait prêt pour le lendemain. Nous allions camper dans la jungle pendant quinze jours.

Le lendemain, dès l'aube, le départ s'effectue.

La caravane se composait comme suit :

Vingt chariots transportant les tentes, cent vingt buffles, douze chameaux, l'escorte de cavalerie. Les meubles et les objets fragiles sont portés à dos d'homme ou sur des bambous. La batterie de cuisine, la vaisselle font partie du matériel ; plus deux cent cinquante hommes chargés de l'installation, un peloton de soldats indiens pour garder le camp, la valetaille, cuisinier, boucher, garçons, valets de service et le maître d'hôtel, etc.

C'est une petite armée qui défile dans la plaine ; la tête de la colonne disparaît au loin dans la brume dorée du matin. Tout cela se fait avec ordre, méthodiquement, sans cris ; chacun sait ce qu'il a à faire. Un chariot vient à s'embourber, vingt-cinq hommes, sur un signe, dégagent le véhicule ; une roue se casse, c'est l'affaire d'une minute, nous en avons une provision de rechange.

Tout est prévu dans ces sortes d'expéditions; il y a des vivres pour quinze jours : vin, soda-water, moutons vivants, deux vaches,

des bœufs, des canards et des oies... Mais voici l'arrière-garde, douze éléphants dressés pour la chasse ferment la marche. Je me crus dans l'antiquité, à quelque vingt siècles en arrière.

Nous suivons en voiture jusqu'à la limite des routes praticables et des terres cultivées. Là, la jungle se développe au delà du regard, dans la région du Nord-Ouest; à l'horizon, vers le Sud-Est, s'étend la chaîne mystérieuse de l'Himalaya.

C'est ici que l'on monte sur les éléphants. La chasse commence. Les douze colosses marchent de front, en ligne de bataille, avec un ensemble étonnant. Silence complet! On n'entend plus que le froissement des hautes herbes brisées, foulées aux pieds de nos montures qui disparaissent dans l'océan des graminées aux panaches argentés. On dirait une flottille de canots qui se balance sur une mer agitée. Bientôt la marche prend un caractère de grandeur qui vous fait oublier la chasse. Il faut voir ce cortège imposant et superbe s'ouvrir une route à travers les marais, passer les torrents en refoulant les flots comme le ferait un gros navire; il faut voir ces énormes masses dessinant leur sombre profil dans le remous de l'eau toute scintillante de lumière et d'éclat.

Nos éléphants plongent parfois jusqu'aux oreilles. Jamais ils ne pénètrent dans l'eau sans y faire un sondage à l'aide de leur trompe. Non qu'ils aient peur de l'eau : très bons nageurs, ils s'y plaisent au contraire, mais ils évitent les secousses, les surprises. Aussi, jamais une chute; ils sont adroits, souples, prudents; merveilleux animaux! La forêt devient parfois si touffue qu'il semble impossible d'y pénétrer. Sur un simple mot du mahout, l'éléphant se fraye un passage, renverse les arbres d'un coup de pied, ou arrache le branchage qui entrave la marche des chasseurs.

Malgré la douceur de son caractère, à l'état domestique, il se plaît parfois à montrer son étonnante vigueur.

Pendant la révolte des cipayes, en 1857, deux mille Indiens s'étaient retranchés dans un village et tenaient en échec la cavalerie anglaise.

On envoya à la rescousse cinquante éléphants qui, en moins d'un quart d'heure, détruisirent le village de fond en comble. Le sol tremblait; les plus vigoureux manœuvraient au centre de la colonne et renversaient les maisons d'un simple coup d'épaule.

« Quand Dieu eut créé l'éléphant, me dit un jour un Indien, il créa l'homme pour lui faire admirer son ouvrage. » J'admire cette superbe bête ; que de fois je l'ai dessinée ! Le peintre de fleurs est en train de se faire peintre d'éléphants.

Quelques coups de fusil retentissent. Bientôt la fusillade éclate sur toute la ligne. Le gibier tombe. Ce sont des daims, des chevreuils, des sangliers, des perdrix de la jungle, superbe oiseau grand comme une poule. Dans les marais, le gibier n'est pas moins nombreux. Il n'y a qu'à viser. Les antilopes défilent par troupeaux. On en tue à cinq cents mètres en tirant au jugé. Les rifles de fabrication anglaise sont les meilleures armes pour ce genre de chasse.

Le carnage continue jusqu'à deux heures. Le soleil chauffe ; voici le moment du repos, on s'abrite sous les *multipliants*.

Les éléphants se couchent. Nous nous laissons glisser dans l'herbe. Il s'agit d'apprêter le *tiffin*.

On fait avancer l'éléphant qui porte les provisions, c'est notre économe. Que d'incidents pittoresques ! quels tableaux sous l'ombrage des arbres gigantesques ! Du haut d'un ficus mort, recroquevillés sur les branches, de grands vautours, des aigles au regard torve attendent les reliefs de notre déjeuner. Les éléphants arrachent de grosses branches dont ils dévorent l'écorce, affaire de casser une croûte. Un malheureux chacal, alléché par l'odeur, se hasarde dans nos environs. Paf ! une balle l'envoie rouler dans le ravin ; les vautours plongent ; son squelette est mis à jour. Puis la chasse recommence, s'anime ; les éléphants sont chargés de gibier, un boa pend comme une écharpe dans le poil et la plume.

Nous marchions vers le campement, lorsque, à deux cents mètres de distance, un animal d'assez grande taille est signalé. M X... tire

et croit avoir touché. Mais la nuit tombe, il sera difficile de poursuivre.

La bête — c'était un léopard — se dirigeait vers un épais fourré. L'escadron prend le trot, renversant tout, une véritable charge à fond. Nos montures en quelques instants entourent le fourré. C'est un effroyable concert. Les éléphants dressent leur trompe et sonnent une fanfare étourdissante ; le léopard blessé pousse des rugissements, bondit, cherche à s'élancer sur le dos de nos éléphants qui piétinent pour l'écraser quand il leur passe entre les jambes.

C'est une scène inouïe. Il arrive parfois que le léopard, beaucoup plus leste que le tigre, parvienne à coiffer l'éléphant, lequel alors s'emporte, et le chasseur court le danger d'être écrasé contre les arbres. Aussi les coups de feu partaient de tous côtés, car l'animal avec une souplesse étonnante se dérobait sous les hautes herbes. Il ne fallut pas moins de six balles pour l'abattre.

Ce fut le bouquet de la journée.

LE CAMPEMENT

Ce qui m'a le plus étonné dans cette expédition, c'est de m'y voir, moi, l'être le plus pacifique. Tant de choses passent sous mes yeux, il est vrai, depuis quelques jours ; on devient difficile.

Le camp est installé non loin de la forêt, à vingt milles de Rampour dans un groupe de *ficus religiosa,* nos vingt tentes formant un carré d'une surface de deux hectares. La tente de M. X..., celle du général, la mienne et la tente de Léonidas — un Grec de Constantinople, — le drogman — ont chacune cinq mètres sur huit, contiennent un cabinet de bain et de toilette, un mobilier complet. Des tapis doubles s'étendent sur le sol. Seize tentes plus petites servent aux officiers de la suite du général. Une grande salle à manger, ornée de divans et de tapis, occupe le centre de ce camp ; au bout sont les cuisines,



Alexandre, Phot

Le Campement.

l'abattoir, le parc des buffles et des chameaux. Les éléphants sont installés près de la forêt et s'y gobergent énergiquement pendant la nuit.

Comme cela se fait au palais de Rampour, le factionnaire présente les armes à notre entrée. Mon valet me demande si je désire prendre un bain chaud ou froid avant le dîner ; un bain n'est jamais de refus aux Indes.

J'en étais à me demander ce que pouvaient bien être devenus nos bagages, quand j'aperçus le tout rangé et mis en place dans un ordre parfait. Quelques moments après, au dîner, je retrouvai les mêmes valets qui nous servaient à table au palais de Rampour.

C'est ainsi que les princes indiens comprennent l'hospitalité.

Rien n'est étrange comme un campement par une de ces belles nuits de l'Inde. Figurez-vous cette fourmilière humaine égarée au milieu de la jungle immense ; les tentes, éclairées par la lumière cendrée de la lune, se détachent sur le fond sombre et sur le bleu profond du ciel, pareilles aux tombes d'un cimetière ; les Indiens se réunissent autour des feux, dont la lueur rougeâtre projette sur les plans inclinés des tentes leur ombre fantastique. Les cornacs entonnent des strophes lamentables ; les chameaux grognent de leur voix d'outre-tombe, les bouloks beuglent. Autour du camp, comme des spectres, se dressent, çà et là, les sentinelles avec des airs d'apparitions. Peu à peu les bruits cessent.

Les hommes s'endorment, couchés dans l'herbe sèche, enroulés dans leur manteau blanc qui leur donne l'aspect de cadavres rangés sur un champ de bataille.

On n'entend plus qu'un craquement lointain, ce sont nos éléphants qui dévorent une tranche de la forêt.

Un cri d'angoisse tout à coup, une déchirante clameur me fait tressauter sur ma couche ; on dirait des enfants qu'on égorge. C'est une bande d'hyènes, de chacals et de lynx qui viennent rôder autour du camp ; on les entend flairer à l'extérieur des tentes. Les sentinelles

frappent un coup sec sur la crosse de leur fusil et la bande s'éloigne en hurlant d'une façon sinistre. Ces carnassiers ne sont pas dangereux, mais leur voisinage est insupportable.

On entend parfois d'autres bruits : une note stridente, aiguë, répercutée par les échos de la forêt, éclate dans la nuit : c'est le signal de l'éléphant lorsque le tigre approche.

Voici le jour ; le soleil brille et monte à l'horizon Tout le monde est debout. Tout s'anime et s'éclaire d'une tonalité réjouissante. Le départ se précipite ; à six milles de distance on signale des tigres.

Un spectacle inconnu m'attendait.

Après deux heures de marche à travers la clairière, nous entrâmes dans la forêt vierge. C'est l'une de ces impressions qui vous envahissent et vous laissent en suspens. On est tenté de se découvrir comme à l'entrée d'un temple Quel fouillis ! quelle exubérante fécondité ! C'est la nature dans sa splendeur. Lutte pour la lumière parmi les végétaux qui s'entassent, lutte pour l'existence entre les essences et les formes les plus variées : les herbes hautes de six mètres surmontées d'un panache léger comme la plume de l'autruche, des lianes frêles escaladant des troncs énormes, des fourrés sombres, des ravins sinistres au-dessus desquels plane une buée bleue et malsaine, des reptiles roulés en spirale qui dorment dans le majestueux silence. Un paysage préhistorique !

Nous avançons sans échanger un mot. Il est convenu de ne faire feu que sur les tigres.

La bande se dissémine et forme un quart de cercle. Nous marchons avec précaution. Dans un ravin profond, les éléphants manifestent des signes de fureur et sonnent de la trompe. L'herbe ondule, des branches mortes craquent en divers endroits : ce sont les tigres. La jungle en cet endroit était épaisse ; les éléphants trépignaient avec un effroyable bruit de leur sonnerie, mais aucun d'eux ne reculait.

Tandis que l'on resserrait le quart de cercle, mon éléphant se



ALEXANDRE, Phot

LE RAVIN.

trouva tout à coup dans une fondrière. Il avait de l'eau jusqu'au ventre ; je pouvais ainsi distinguer tout ce qui se passait sous l'herbe. A quelques pas de moi, un superbe tigre décampait en rampant, ce fut comme un éclair. J'étais armé d'un parasol. Si j'avais eu un fusil !... Je l'eusse probablement manqué.

Léonidas, qui était assis derrière moi, vint ajouter la note comique à l'émouvant spectacle; il fut pris d'une panique, geignant, pleurant; je vois encore sa figure blême au profil de belette — rien moins que grec. Brave homme au fond, mais insuffisant devant les bêtes fauves.

J'oublie la chasse pour Léonidas ; — nous le nommions ainsi à cause de sa bravoure.

Nous avançons toujours ; les végétaux dépassent nos éléphants qui disparaissent presque entièrement ; on ne distingue plus que quelques points blancs, rouges : ce sont les casques et les turbans qui semblent surnager au-dessus de cet océan. C'était un beau spectacle que cette chasse au tigre dans la fécondante solitude. Je n'aurais pas donné ma stalle en ce moment pour tout l'or de la terre.

Il est décidé que demain nous lèverons le camp. Nous irons vers l'Est en nous rapprochant de l'Himalaya.

Les tentes sont repliées et chargées sur les chars, tout disparaît comme par enchantement pendant que l'on déjeune. Remarquez que ce soir nous retrouverons les mêmes objets autour de nous. Le cadre seul aura changé. Ce ne fut que plus tard que je m'expliquai par quel genre de miracle un camp qui déménage se reconstruit à la même heure dans un autre endroit. Le matériel existe en double. Tandis qu'un camp plie bagage, l'autre se constitue.

Nous partons de bonne heure. Le soleil se lève ; la température est délicieuse, une ligne bleue marque à l'horizon l'Himalaya. Monté sur mon éléphant, je me dirige seul vers le nouveau terrain de chasse, situé à dix milles de distance, à l'extrémité d'une vaste clairière. Le général m'ayant vanté le site, j'étais désireux de faire une esquisse du campement. Quels splendides paysages autour de moi! C'est

l'automne dans toute sa beauté. Les herbes jaunies par le soleil ou calcinées par l'incendie des jungles, forment de longues bandes d'or sur les fonds sombres et mystérieux de la forêt ; çà et là des groupes d'arbres gigantesques, de somptueux manguiers entièrement verts, des figuiers dénudés aux branches argentées, des tulipiers, des arbres morts étouffés sous d'épaisses lianes, d'autres levant au ciel leurs bras décharnés, d'où pendent des festons de mousses pareilles à des efflorescences de soufre. Par moment des plaques blanches brillent dans l'herbe foulée, ce sont des squelettes d'animaux : de grands vautours s'abattent sur un chevreuil à demi dévoré par le tigre ou la panthère. La destruction, comme la vie, s'exagère dans la jungle. Des oiseaux de toutes sortes, des perruches vertes par nuées, des geais de l'Inde aux couleurs éclatantes s'envolent à tire-d'aile ; ou bien ce sont des singes qui gambadent, sautent d'un arbre à l'autre ; réunis en cercle, quelques-uns se chauffent au soleil comme de vrais Bohémiens, se grattant le dos et semblant s'inquiéter fort peu de notre présence.

Le mahout me fit voir au loin quelques points blancs, et une légère fumée. « Voilà le nouveau camp », me dit-il.

Le général avait raison, le site est ravissant. Je me mis à l'œuvre aussitôt.

Vers six heures, le jour déclinait, les chasseurs n'étaient pas de retour. Je me dirigeai seul et à pied dans la direction de la fusillade ; les flâneries pédestres ne sont pas précisément rassurantes. On croit suivre un sentier, on foule les traces laissées par les bêtes féroces lorsqu'elles entraînent leurs victimes. Tout sentier mène à un amas d'ossements. A la lisière du bois, c'est un véritable charnier.

Les serpents boas grouillent par milliers sous les débris des arbres morts ou dans les vieux nids de fourmis qui abondent dans cette partie de l'Inde.

Ils ne se montrent guère en janvier et fevrier, si ce n'est dans les parties chaudes de la forêt. Hier, les chasseurs apportèrent un serpent



Alexandre, Phot.

L'Incendie de la Jungle.

boa qui mesurait près de cinq mètres. M. X... l'avait tiré entre les jambes d'un éléphant, qui ne s'en inquiétait pas plus que d'une anguille. Les plus dangereux d'entre les serpents sont les cobra capello et le petit serpent vert des rizières ; ce dernier fait surtout des victimes parmi les cultivateurs.

A cette époque de l'année, les Indiens incendient la jungle pour activer la pousse de l'herbe nouvelle.

La nuit était venue. Je craignais de m'être égaré, lorsque je vis l'horizon en feu ; de grandes masses noires se détachaient dans la lueur sinistre et s'avançaient vers moi. Je me figurais voir des fortifications mouvantes surmontées de leurs tours et de leurs créneaux. C'étaient nos chasseurs au retour.

Le vent fraîchissait ; et la jungle, avec son panache de fumée, flambait avec la rapidité d'une traînée de poudre, chassant devant elle d'immenses troupeaux de daims et d'antilopes affolés. C'était un tableau saisissant !

Demain nouvelle chasse. Deviendrai-je chasseur ? Le général ne marche pas sans moi ; il estime mon œil, qui lui porte bonheur, me dit-il. Pourtant,s'il vise une antilope,mes vœux sont pour la jolie bête.

La chasse n'a pas été heureuse hier, bien qu'on ait aperçu des tigres. Ils disparaissent dans les grandes herbes comme le poisson dans l'eau. Le tigre n'attaque jamais, pas plus que la panthère ni le léopard, mais, blessés ou traqués, ils deviennent terribles.

Tandis que je m'amuse à peindre, les aigles et les vautours dévorent à quelques pas de moi un alligator dont on a retiré la peau. Le festin dure vingt minutes. C'est beaucoup plus rapide que l'incinération, et je comprends pourquoi les Parsis préfèrent ce singulier mode de sépulture.

Nous chassons toute la journée en plaine et sous bois. On abat deux toucans, — *travailleurs,* comme on les nomme à Java ; — rares ici; les Indiens appellent cet oiseau l'empereur des forêts, à cause du casque qu'il porte sur la tête.

Toujours les tigres se dérobent. La chasse continue pendant plusieurs jours. Faute de grives... on blesse un gros alligator. Il s'agit de garder la peau. Un éléphant s'élance sur un mot du mahout, écrase la bête sous ses pieds de devant, puis, avec un air de mépris, il se retourne et d'une ruade il envoie rouler la bête immonde à dix pas de lui.

La chasse est terminée. Nous rentrons solennellement dans la ville de Rampour, escortés par des cavaliers vêtus de rouge, portant des torches allumées.

Je termine cette lettre à Delhi, la Rome indienne. J'ai dit adieu à ce brave général! Il s'est chargé d'exprimer au nabab notre reconnaissance. L'hospitalité royale de son maître m'a donné accès dans la jungle. Mes vœux d'artiste sont accomplis au delà de toute espérance. J'ai vu la nature vierge, j'ai vécu dans la jungle quinze jours et quinze nuits ; les jours surnagent comme un beau rêve au milieu de mes souvenirs.

LA PAGODE DE MADURA



Alexandre, Phot

Pagode de Madura.
L'Etang Sacré.

LA PAGODE DE MADURA

Une des parties les plus intéressantes de l'Hindoustan est, sans contredit, la pointe méridionale comprise dans le triangle formé par Madras, Beypoore et le cap Comorin.

L'histoire de cette contrée, si riche en temples et en pagodes, se perd dans la nuit des temps, et semble une énigme indéchiffrable.

Ayant commencé mon voyage dans l'intérieur de la grande terre en débarquant à la pointe du cap Comorin, je suis obligé d'y ramener le lecteur : ce n'est qu'un léger détour. De Rampour à Tuticorin (1), on compte à peine 455 lieues à vol d'oiseau, une bagatelle dans cette immensité !

Nous prenons le parti de nous rendre directement à Madura, située à 150 kilomètres de Tuticorin.

Lorsque les Anglais, toujours pratiques, se décidèrent à couvrir la vaste péninsule d'un réseau de voies ferrées, ce fut surtout en vue de faciliter leur trafic et d'assurer en tout temps le transport rapide de leurs troupes et des rares négociants européens qui parcouraient le pays.

Ils comptaient peu sur l'empressement des indigènes, et furent certes agréablement surpris de voir, contrairement à leurs prévisions, les Indiens, hommes, femmes, enfants et vieillards, accourir par milliers, heureux de satisfaire aisément, et à peu de frais, leur passion

(1) Tuticorin est une petite ville sans importance, dont une partie des habitants a été convertie à la foi catholique par les missionnaires qui s'y sont établis depuis nombre d'années.

pour les pèlerinages aux pagodes, aux étangs et aux fleuves sacrés, qui abondent dans ces contrées.

L'eau fut considérée de tout temps, et chez tous les peuples, comme une source de miracles ; c'est fort heureux, car ce précieux élément ne fera jamais défaut.

Rien de curieux comme les gares de chemin de fer, transformées, dès le principe, en véritables caravansérails.

Des masses compactes d'individus campent aux alentours, accroupis sur des nattes, des tapis, et groupés par familles, par caste, par secte ; des femmes voilées, des hommes bronzés et peu vêtus, des enfants nus jabotent, fricotent, prient ou se chamaillent.

Installés à la gare depuis la veille si leur départ doit s'effectuer le matin, et dès l'aurore s'ils partent le soir, ils parviennent encore à manquer le train !

L'heure a sonné, vite ils rassemblent leurs nippes et la marmaille, courent affairés en criant : *Sabour karo!* (attendez)! avec de grands gestes désespérés. Trop tard! Le train est parti. On le regarde s'éloigner, puis on se réinstalle philosophiquement au milieu des bagages, des couvertures, des bibelots de cuivre, des pipes, etc.... On partira demain, et tout est dit.

Kal (demain) et *sabour karo* sont les premiers mots d'hindoustani qui ont frappé mon oreille ; ces mots reviennent à chaque instant dans la conversation des indigènes.

Pour l'Européen, *Time is money;* mais pour l'Asiatique, le temps n'est pas coté. L'Indou a l'habitude de remettre les choses au lendemain, dans l'espoir qu'elles s'arrangeront toutes seules.

Kal, c'est le *vuelva magnana* des Espagnols, qui n'ont pas mal de sang arabe dans les veines.

Le train, bondé d'Indiens, est prêt à partir ; notre arrivée occasionne un certain émoi.

A la vue de nos coupons de première classe, le conducteur s'échappe tout effaré; il n'y a pas de voitures de première ! *Sabour*

karo! On va décrocher une voiture d'*upper class* (haute classe). Les troisièmes portent en grands caractères l'inscription : *Lower class* (basse classe). C'est d'un sans-gêne!

J'ai tout le temps d'aller examiner les *lower classes ;* les malheureux Indiens y sont parqués, non comme des moutons, mais comme des bêtes féroces, enfermées à clef dans des cages de fer. Mais ils sont contents tout de même.

Enfin le train part ; quelques retardataires crient encore vainement : *Sabour karo!*

Pour le voyageur venant d'Europe, un trajet, quelque long qu'il soit, n'est jamais fastidieux dans ce pays. Les cultures de tous genres, les systèmes d'irrigation aussi baroques que primitifs, la faune et la flore les plus variées charment sans cesse l'œil du voyageur par leur nouveauté. Tout l'intéresse, depuis le brin d'herbe jusqu'au géant des forêts. Des oiseaux aux couleurs brillantes s'envolent à tire-d'aile, au passage du train ; tandis que d'autres, moins farouches, se posent sur les fils télégraphiques ou continuent à barboter dans les mares qui bordent le chemin de fer.

De grands singes à favoris blancs, des *langours*, exécutent mille cabrioles par dessus les haies et les fossés. Quelques-uns trottinent sur la grand'route, à la queue leu leu, comme des campagnards en voyage. De loin en loin, des antilopes montrent leur jolie tête fine au-dessus des herbes ; puis, tout à coup, le troupeau, guidé par les mâles, détale avec la rapidité d'une flèche, marquant d'une longue bande fauve la plaine verte ensoleillée.

Aux environs de Maniachi-Jonction, un éléphant fait l'office de croque-mort. Nous le voyons sortir d'un village, traînant après lui le cadavre d'un chameau, qu'il va déposer en plein champ, pour servir de pâture aux chacals et aux vautours.

Nous arrivons à Madura vers trois heures de l'après-midi.

Les immenses pyramides de la pagode émergent d'un bois de

cocotiers, et dessinent leur élégant profil sur le ciel limpide.

Le *dak bungalow* (maison de poste) est inhabitable, même pour les voyageurs les moins difficiles ; ce que l'on nomme un hôtel est chose inconnue dans ces parages. Mais Brahma, toutefois, ne nous laisse pas sur le pavé : les deux chambres que le chef de station tient à la disposition des voyageurs civilisés n'ont pas été retenues ; nous en prenons possession.

La pagode est située au centre de la ville, à une assez grande distance de la gare.

Nous nous installons tant bien que mal dans un *garry*, espèce de boîte carrée, attelée de bufflons blancs, lesquels, par un trot effréné, nous font sentir que ce véhicule n'a rien de commun avec un huit-ressorts.

A l'extrémité d'une longue avenue ombragée par des banians et des manguiers, nous tournons à gauche, et arrivons à l'improviste devant le grand portique du côté de l'Est. C'est un magnifique spectacle, et l'une des plus vives sensations que j'aie éprouvées en voyage.

Toute la façade et le portique sont dans l'ombre, tandis qu'à l'intérieur, et d'un bout à l'autre de l'immense galerie d'entrée, le soleil, à son déclin, lance une dernière gerbe de lumière qui se brise sur les arêtes des colonnes, sur les profils des innombrables statues, et s'éparpille en atomes dans la poussière dorée.

Une foule énorme encombre le temple. De grandes masses noires ondulent dans la cohue : ce sont les éléphants quêteurs ; ils circulent impassibles entre les flots des marchands, des fakirs et des bayadères qui s'agitent dans l'atmosphère empourprée.

Je restai quelque temps muet et comme interdit : c'était l'antiquité qui renaissait sous mes yeux !

Est-ce Babylone, Gomorrhe, ou le temple de Salomon?

C'est à la fois l'un et l'autre.

La pagode, c'est le temple, le bazar, le forum, le cœur de la cité ; un lieu de prières, de trafic et de prostitution !

Dans cette fourmilière, chaque individu joue son rôle. Les marchands crient, gesticulent, tandis qu'à leurs côtés les fidèles marmottent des prières et se prosternent les bras en avant, le front sur les dalles de marbre. On distingue dans cette clameur étourdissante le tintement régulier de la cloche des éléphants quêteurs, des chants religieux et des sons de trompe : car la pagode est en fête.

Une éclipse de lune est annoncée pour ce soir.

C'est le moment de sanctifier les roupies des fidèles ; les brahmes ne négligent rien.

Ils exploitent les phénomènes astronomiques, les perturbations de l'atmosphère, la pluie, la sécheresse, les épidémies, les pardons et les indulgences.

Très étonnés d'abord de notre présence, les Indiens nous font place, mais comme madame X. est des nôtres, leur curiosité l'emporte sur la dévotion, et bientôt nous sommes entourés et serrés de près. Impossible de faire un pas en avant. Un marchand arabe, qui parle quelque peu l'anglais, nous dégage et s'offre à nous conduire. Nous l'improvisons, séance tenante, *drogman* de première classe.

Celui-ci, libre penseur, à ce qu'il m'a paru, me donne, chemin faisant, quelques détails qui ne manquent pas d'intérêt.

La pagode possède un fonds de revenu considérable, bien assuré par la possession des meilleures terres de la localité, arrondi sans cesse par les aumônes et les donations des fidèles et que vient grossir encore le produit des captations obtenues au moyen de faux documents que messieurs les brahmes fabriquent avec une habileté tout européenne.

Les *nautchni* ou bayadères (il y en a au moins deux cents dans le temple) appartiennent à la pagode, ce qui veut dire aux brahmes. Ceux-ci en possèdent non seulement la nue propriété, mais ils

jouissent encore de l'usufruit, en les cédant, moyennant finance et pour un temps limité, aux riches Hindous et, à la rigueur, aux étrangers.

Il n'est question ici que des bayadères attachées aux temples pour le service des cérémonies religieuses. Toutes les autres classes de nautchni sont aussi des courtisanes, mais elles n'ont aucun compte à rendre aux brahmes.

Notre intelligent cicérone me donne aussi quelques détails confidentiels concernant les orgies sacrées dont les sanctuaires sont parfois le théâtre, mais cela ne se répète qu'en sanscrit, et je ne connais pas la langue, rassurez-vous.

La célèbre pagode de Madura, dédiée à Minakshi, épouse de Siva, est bâtie en rectangle, et occupe une surface de près de six hectares. Elle contient des salles immenses, une foule d'habitations, un grand étang sacré et une infinité de cours.

Une nombreuse population d'Hindous de haute caste, de brahmes, de bayadères et de musiciens logent entre la première et la seconde enceinte.

C'est un fouillis de ramifications, un véritable labyrinthe dont nous ne serions jamais sortis sans le secours d'un guide.

Les cours communiquent entre elles par de larges portes surmontées d'un *mandapam*, immense pyramide qui s'élève par gradins ou étages successifs, jusqu'à cent pieds de haut, et que couronne une sorte de berceau dont les deux extrémités représentent des queues de paons.

Des milliers de figures bizarres ornent les quatre côtés de ces pyramides, construites avec beaucoup d'art. Les saillies du soubassement et les détails des parties supérieures sont si bien gradués que ces élégants monuments paraissent beaucoup plus élevés qu'ils ne sont en réalité.

Une vaste salle hypostyle, comme on en rencontre dans tous les palais et pagodes, excite surtout notre étonnement par ses

proportions colossales, et le nombre de ses colonnes. On assure qu'il y en a mille, et ce chiffre ne nous semble nullement exagéré.

Nous sommes en pleine fantastique horreur de l'Olympe hindou dont toutes les divinités sont représentées dans un chaos de pierres sculptées, et un fouillis de monstres ténébreux et d'idoles grimaçantes. Des entrelacements de chimères d'un style superbe surmontent la base des pilastres. Çà et là, comme un taillis sous bois, des faisceaux de colonnes frêles et gracieuses semblent groupées au hasard, mais avec une entente remarquable des effets d'opposition, de structure et d'ornementation, qui donne à chacune d'elles sa valeur et son attrait particuliers.

Cette construction toute fantaisiste, édifiée sans le moindre souci de la symétrie, est d'un effet prodigieux.

Une cinquantaine de bayadères sont réunies au fond de la salle.

Les riches étoffes brodées et les bijoux dont elles sont couvertes s'agitent, rayonnent et jettent l'éclat et la vie dans cet encombrement de sombres idoles.

Les musiciens entament un prélude mélancolique et bientôt les nautchni chantent des strophes dont le motif se répète longtemps et se transforme en un chœur large et sonore, à mesure que la danse s'anime. Leurs poses et leurs gestes anguleux me rappellent les figures des bas-reliefs égyptiens.

Mêlés à la foule, de hideux fakirs complètement nus, maigres, momifiés et barbouillés de cendre, font un repoussoir baroque à ce groupe étincelant.

Voici venir, conduits par leur mahout, trois éléphants quêteurs, braves colosses, qui tracent dans la salle un large sillon au milieu des masses qui se resserrent tout aussitôt. Ils se dirigent de notre côté et nous font de profonds salams, en élevant leur trompe... Les premières ombres du soir enveloppent ce tableau d'un voile mystérieux et lui donnent un caractère de grandeur incomparable.

La cérémonie se termina, comme toujours, par une distribution

de bakchichs dont les éléphants prirent la plus grande part. Je glissai, sans qu'il la vît, une piécette de cuivre dans la trompe d'un des quêteurs; mais l'intelligent animal ne s'y laissa pas prendre. Avec un flair étonnant, il distingua parfaitement la nature du métal et la pièce fut rejetée à mes pieds avec un dédain superbe. Pour le dédommager, je lui donnai quelques monnaies d'argent qu'il accepta sans rancune et, les passant au mahout, il me gratifia de ses plus beaux saluts.

La fête de demain sera d'autant plus intéressante que la récolte des aumônes a été fructueuse, nous dit notre guide. — Si vous désirez assister à cette cérémonie, un brahme de haute caste qui est de mes amis se chargera de vous accompagner. — C'est entendu, lui dis-je; vous connaissez sans doute la niche de ce saint homme, allons le trouver. — C'est impossible; l'entrée des sanctuaires est formellement interdite aux profanes ; mais voici un brahme de seconde classe qui se chargera d'aller le prévenir.

Au bout d'un instant, le brahme en personne accourut.

Cet éminent personnage ne doit pas se ruiner en frais de toilette : à part une ceinture de vingt centimètres de large qui lui entoure le bas des reins, le saint homme est vêtu de sa peau noire, sèche, aussi flétrie, aussi usée que l'enveloppe d'une vieille valise ; ses jambes grêles et nerveuses soutiennent allègrement une bedaine proéminente, plissée comme un accordéon, qui déborde par-dessus sa ceinture. Il portait en sautoir le grand cordon sacré, qui n'était qu'une vulgaire ficelle.

This gentleman is the chief of all the temples, me dit l'Arabe par manière de présentation.

Le brahme nous salue avec beaucoup de dignité et nous fait dire qu'il se tiendra à notre disposition le lendemain soir.

Nous nous dirigeons vers l'étang sacré, grand bassin en pierre pouvant mesurer, à vue d'œil, soixante et dix mètres sur cinquante.



A. Lexandre, Phot.

This Gentleman is the Chief of all the Temples.

Il est entouré d'une galerie ou promenoir soutenu par d'élégants pilastres ; des degrés de marbre donnent accès au liquide purificateur, assez trouble, je dois le dire.

Bon nombre de pèlerins et de fidèles des deux sexes y font en ce moment leurs ablutions. J'ajoute à leur louange qu'ils font généralement d'une pierre deux coups : trouvant moyen de laver en même temps les souillures de leurs vêtements et celles de leur conscience.

J'ai pu constater même que les femmes exécutent ce tour d'adresse avec beaucoup de pudeur. Enfin, pour me servir d'une expression de peintre, ce tableau est vraiment amusant.

Il nous reste bien des choses à voir, mais il se fait tard. Nous prenons donc congé de notre Arabe, en lui donnant rendez-vous pour le lendemain.

De la terrasse qui fait suite à nos *appartements* de la station, nous pouvons jouir à l'aise du spectacle de l'éclipse totale.

La pleine lune se lève radieuse au-dessus de la pagode, dont la silhouette originale se découpe en noir sur le ciel d'un bleu indigo.

Une petite tache rougeâtre se montre sur la face placide de Phébé, qui semble ne pas se douter de ce qui l'attend. Graduellement, ses traits se difforment et se barbouillent d'une façon grotesque... l'éclipse est complète ; un petit filet rouge entoure la planète.

Mais l'atmosphère est si limpide que l'on en distingue encore tous les détails.

Le phénomène dure plus de trente minutes. Dans la pagode, la musique fait rage. Enfin, à force de prières, d'aumônes et de coups de tam-tam, le dieu des ténèbres est vaincu... Louange à Brahma !

Une bonne nuit de repos me semblait désirable, après une journée si bien remplie. Ce fut donc d'un œil reconnaissant que je vis l'hôtelier déposer sur mon lit de sangle, fait de lamelles d'acier, un

matelas ayant au moins deux doigts d'épaisseur. C'était là un luxe auquel je n'avais pas été habitué aux Indes!

Je m'étendis avec volupté et m'endormis tout aussitôt.

Mon bonheur, hélas! ne fut pas de longue durée.

Je sommeillais à peine, quand je sentis sous mon dos de petites secousses réitérées. Je songeai involontairement aux serpents; et, peu désireux de dormir en aussi agréable compagnie, je sautai du lit, mettant en fuite une légion de rats palmistes en train d'emporter la laine du matelas pour construire leurs nids. J'avais négligé de fermer la porte donnant sur la terrasse : toute la bande s'échappa de ce côté; je recommençais à dormir lorsque j'entendis de petits sifflements joyeux, en même temps qu'une forte odeur de musc se répandait dans la chambre.

A la faveur d'un rayon de lune s'étalant sur le plancher comme un long drap blanc, je pus m'assurer que mes ennemis, plus nombreux que jamais, envahissaient de nouveau la place.

Cette fois, ils entraient par la fenêtre dont les carreaux de vitre brillaient par leur absence.

Il faut subir ce que l'on ne peut empêcher, selon M. de la Palisse. Faisons la part du feu! me dis-je, et, abandonnant à la gent rongeuse l'objet de sa convoitise, je le lançai au milieu de la chambre, puis étendant mon oreiller dans le sens de la longueur de mon treillis d'acier, et, couché par dessus en chien de fusil, je dormis enfin du sommeil des justes.

Ces petites mésaventures sont assez fréquentes, mais on s'y fait.

Il ne s'agit pas ici, d'ailleurs, de nos ignobles rats d'Europe, au poil roux, hérissé; à la queue traînante, pelée comme le bout d'une vieille cravache; habitant les lieux obscurs, infectes, et que l'on ne rencontre jamais sans un frémissement de dégoût.

Le rat palmiste, bien qu'il travaille beaucoup la nuit, aime le grand jour, le soleil, les arbres surtout. C'est un petit animal fort gracieux, ayant toutes les apparences de l'écureuil, voire du lézard.

Il ressemble beaucoup à ce dernier, lorsqu'on le voit au repos, les pattes étendues sur l'écorce d'un arbre, et, avec autant de facilité que lui, il gravit les murs les plus unis.

Son pelage est d'un joli ton feutre, brun au milieu du dos ; deux raies parallèles et jaunâtres se dessinent sur ses flancs, et bordent sa queue en panache. Prodigieusement actif, il occasionne beaucoup de dégâts.

Pénétrés de respect pour tout ce qui respire, les Hindous n'ont jamais eu l'idée d'exterminer les animaux nuisibles dont le pays est infesté. Si une espèce se multiplie d'une façon inquiétante, cela regarde Siva. C'est à lui de rétablir la balance. Jamais, non plus, vous ne les verrez maltraiter un animal quelconque ; les plus repoussants trouvent partout aide et protection.

Il existe, dans toutes les villes, des hôpitaux pour les animaux malades ou infirmes ; et rien ne peut donner une meilleure idée de l'esprit de charité et d'humanité qui anime ces anciennes populations, qu'une visite à l'un de ces curieux établissements. On y voit, réunies et entourées des soins les plus délicats, toutes les races d'animaux de l'Inde, depuis les plus nuisibles jusqu'aux plus inoffensives.

Les malades sont étendus sur de bonnes litières ; les aveugles, les convalescents, conduits par des gardiens attentifs, circulent à l'abri du soleil sous de longues galeries.

J'y ai remarqué un pauvre daim moucheté, dont une des pattes de devant était habilement remplacée par une canne . . . . . .
. . . .

Dès sept heures du matin, je me dirige vers le temple, dans l'intention de faire une esquisse de l'étang sacré.

Les pigeons de Venise ne sont rien, comparés aux innombrables perruches vertes qui nichent entre les statues des mandapams. Elles jacassent avec un ensemble étonnant. Quel vacarme ! Deux fois

par jour, toutes s'envolent comme une nuée de sauterelles et se dirigent vers la campagne, où elles vont picorer.

Ces gracieux oiseaux vivent pêle-mêle et en parfaite harmonie avec les aigles, les vautours et les corbeaux, chargés du service de la voirie.

Les indigènes aiment décidément beaucoup la peinture. A peine installé, je suis entouré d'une centaine d'Indiens aussi noirs que peu vêtus —, qui se pressent sur les degrés de marbre, et je me sens encastré dans une grappe d'individus à face d'ébène, aux grands yeux écarquillés.

Tout de blanc habillé, je devais faire l'effet d'une goutte de lait au fond d'un encrier.

Les uns se plantent devant moi dans l'espoir d'être reproduits. Accroupis derrière, d'autres m'envoient dans la nuque leur souffle chaud et fétide. J'agite la main de gauche à droite : tous s'échappent comme un essaim de mouches, font le demi-tour, et reviennent reprendre leur poste d'observation.

J'allais me retirer, quand j'avisai un grand et solide gaillard, et, lui mettant dans la main une demi-roupie, je lui fis comprendre par une pantomime énergique le service que j'attendais de la vigueur de ses biceps.

J'eus tout lieu de me féliciter de mon idée, car l'hercule, prenant son rôle au sérieux, s'en acquitta avec conscience. En un instant, la place fut déblayée...

Je consacrai le reste de la journée à visiter en détail l'intérieur de la pagode de Madura, car ce monument peut servir de type aux nombreuses pagodes dont le sud de l'Inde est parsemé. Quelques unes, comme celles de Tanjore, de Trichinopoli, sont peut-être d'un style plus pur ou mieux comprises dans leur plan d'ensemble ; mais aucune n'est aussi vivante, aussi animée. Nulle part, non plus, les cérémonies religieuses et les mœurs étranges du peuple hindou n'ont mieux conservé leur caractère.

Chaque détour me réserve une surprise. Nous entrons dans une salle recouverte en dalles de marbre soutenues par de larges pilastres auxquels sont adossés des chimères, des idoles supportant de gracieuses consoles en encorbellement.

Des cages en cuivre doré renfermant des perroquets pendent aux consoles.

« Toute femme en quête d'un mari, me dit mon guide, vient suspendre ici sa cage avec un de ces volatiles chargé de lui faire une réclame tapageuse, aussi longtemps que son vœu n'est pas accompli. »

Parmi ces *ex-voto*, les plus criards se payent le plus cher ; les femmes un peu pressées en apportent souvent deux ou trois...

Il est huit heures ; la nuit est splendide. Sous la région tropicale, la lune brille parfois d'un tel éclat que l'on est tenté d'ouvrir son parasol. En pareil cas, les Indiens se tiennent autant que possible à l'ombre, persuadés que rien n'est plus perfide qu'un — coup de lune — ; c'est ce que nous appelons un — coup de marteau — .....

A deux kilomètres de distance, on entend la rumeur qui s'élève de la ville.

Plus de trente mille individus sont dispersés dans le temple et aux alentours. Nous arrivons à grand'peine devant l'entrée principale ; mais ici se présente un problème à résoudre :

Parmi ces gens si peu vêtus, trouver un gentleman ayant pour tout costume... une ficelle sacrée !

Le gentleman, heureusement, nous découvre lui-même, grâce à nos vêtements européens, qui faisaient tache dans ce sombre milieu.

C'est décidément un grand personnage : la foule s'écarte et s'incline devant lui avec les marques du plus profond respect.

Nous prenons place dans une des grandes cours, où le cortège pourra le mieux se développer.

Les mandapams de la pagode, éclairés par la lune, se détachent sur le bleu profond du ciel, comme des pyramides d'argent.

Devant nous, sur de grandes estrades élevées de sept à huit mètres au-dessus du sol, des Indiens se démènent et gesticulent. Entourés d'instruments de torture, ils font le simulacre des sacrifices qu'ils faisaient autrefois et à tout propos, pour la plus grande gloire de Siva.

A gauche, sur une estrade plus élevée encore, sont installés des cylindres en bois sur lesquels on attache par les bras des enfants de dix à douze ans, que l'on fait tourner violemment : c'est le *charak poudja* (adorer en tournant), en l'honneur de la sinistre déesse Kali.

Sur la même estrade et dominant le tout, on remarque une machine semblable à nos carrousels forains. A chaque section de la roue horizontale, pendent des nacelles, ou des animaux fantastiques.

Autrefois, à la place des nacelles, pendaient des cordes munies à leur extrémité de solides crochets de fer, que les fanatiques adorateurs de Kali se fixaient dans les parties charnues du corps.

La mise en scène étant à peu près la même, avec un peu d'imagination, le spectacle primitif reparaît dans son horreur sauvage.

Au pied de l'échafaud, la foule avide et fanatisée applaudit les arrivants qui s'accrochent successivement.

A chaque section de la roue se balance un malheureux énergumène qui par des chants et des cris cherche à presser les manœuvres de l'appareil.

La roue tourne, tourne, avec une rapidité toujours croissante... par l'effet de la force centrifuge, les crochets s'enfoncent dans les muscles, le sang qui jaillit des plaies est projeté en gouttelettes chaudes sur les spectateurs, et le supplice se prolonge jusqu'à ce que les chairs des victimes se déchirant par lambeaux, leur corps pantelant est lancé au milieu de la foule, au comble du délire !

Bien que le gouvernement anglais ait mis bon ordre à toutes ces horreurs, quelques fanatiques trouvent encore le moyen de se mutiler en l'honneur de la sombre divinité.

Notre grand pontife nous indique du geste un angle de la place. Le

cortège s'avance de ce côté ; une rumeur formidable s'élève, c'est un mélange de cris féroces, de musique barbare, infernale, dont les vibrations se répercutent dans l'immense édifice.

Soudain un flot humain, noir, houleux, envahit l'enceinte, tandis que des milliers de torches projettent des lueurs rouges et des ombres démesurées sur les façades peintes et dorées ; les idoles, les statues monstrueuses semblent se mouvoir, entraînées dans la saturnale. Le char de la déesse Minakshi apparaît, lumineux, éclatant, traîné par des centaines de fidèles se ruant les uns sur les autres et la masse compacte, comme un long serpent noir déroulant ses anneaux, s'allonge et disparaît dans les profondeurs des galeries.

Un autre groupe, non moins splendide, surgit tout à coup.

Comme des prêtresses, les bayadères, couvertes de bijoux, défilent lentement, avec une gravité sacerdotale, au milieu de la cohue désordonnée.

Non moins graves sont les éléphants qui surviennent, couverts de leurs plus riches caparaçons. Leur énorme front est peint à fresque et chargé d'ornements d'un caractère naïf. Au centre du cortège on distingue un de ces animaux d'une taille gigantesque balançant sur sa trompe, en signe de soumission, une énorme chaîne de fer pesant pour le moins quatre cents kilos. Celle-ci lui sert d'entrave en dehors des heures de cérémonies, car il laisse fort à désirer sous le rapport de la douceur. Il est voué à Siva, dont il porte les signes sur le front.

Enfin, voici le défilé des idoles représentant les incarnations de Vichnou, et les symboles du Lingam et de l'Yoni entourés de nombreux porteurs de lampadaires. C'est une orgie de colorations indescriptible ! Des traînées lumineuses, vacillantes, empourprent les idoles couvertes d'or, d'argent et de pierres précieuses, et font reluire dans les masses sombres les torses nus et bronzés d'une multitude de brahmes. Le cortège s'engouffre tumultueusement

dans les galeries du temple.... La fumée des torches, éclairée par la lune, se disperse en longues spirales laiteuses dans l'azur foncé du ciel. . . . .

. . . .

Notre Arabe de la veille nous attendait au dehors sous le prétexte de nous offrir des rafraîchissements dans son *home ;* mais il ne songeait, en réalité, qu'à nous colloquer quelque montre de Genève, quelque coucou de Nuremberg. Nous ne crûmes pas pouvoir nous encombrer des dits objets.

Mais comme, en fin de compte, toute peine mérite salaire, nous le récompensâmes par un petit discours accompagné d'une poignée de main pleine de roupies, argument irrésistible devant lequel le grand prêtre, lui aussi, fut heureux de s'incliner.

TRICHINOPOLY

TRICHINOPOLY

Partis le lendemain, à six heures du matin, pour Trichinopoly, nous y arrivons de nuit, après douze heures de chemin de fer, par un temps orageux et une température de 30 degrès centigrades.

Le bungalow est situé dans un endroit boisé et humide, près des campements anglais, à une bonne distance de la ville.

Si les crapauds, les lézards abondent dans ce refuge, par contre, la victuaille y fait complètement défaut. Le drogman envoyé à la recherche de provisions nous improvise, à son retour, une *dînette* composée de deux canards fossiles, flanqués d'une demi-douzaine d'œufs durs. *Appetito non vuol salza* est une sentence philosophique dont tous les voyageurs... sobres ont pu apprécier la justesse.

La pagode de Sriningam se trouve à six kilomètres de Trichinopoly, dans une île verdoyante formée par le Kavery (large fleuve prenant sa source dans le Mysore et le plateau des Ghattes, et dont les eaux se déversent dans la baie du Bengale). Un beau pont de vingt-cinq arches donne accès dans l'île, où l'on se trouve bientôt devant le plus imposant édifice de toute la partie méridionale de l'Inde. Vu à distance, ce monument paraît occuper une surface plus étendue que bon nombre de nos villes de province, et forme un rectangle entouré de murs crénelés ; quatorze mandapans ou tours pyramidales, percées de larges portes, ornent les quatre côtés de cette immense construction.

Nous rencontrons ici des parties d'architecture de tout premier ordre; d'abord, la salle hypostyle, avec ses mille colonnes surchargées de détails multiples, et dont on ne se lasse pas d'admirer la variété

des combinaisons architecturales ; ensuite, une galerie soutenue par quatorze colonnes monolithes, surmontées de consoles portées par des éléphants et des chevaux fantastiques qui, d'une allure endiablée, semblent s'élancer dans le vide.

Ce qui étonne dans ces masses colossales, c'est la finesse et la beauté des détails dont elles sont surchargées. Ce qui confond, c'est l'habileté prodigieuse du praticien qui les a fait surgir de ces énormes blocs de pierre.

Il faudrait plusieurs jours pour étudier en détail ce curieux monument, mais notre temps est limité, et c'est à regret que, le lendemain, nous nous dirigeons sur Tanjore, où nous comptons prendre la ligne de Pondichéry, en faisant escale à Cuddalore.

Tanjore (52,000 habitants) est une ancienne ville située entre deux bras du Kavery.

Du temps des anciens Rajahs, les fossés bordant les murs d'enceinte étaient confiés à la garde d'une multitude de crocodiles. On raconte que pendant les famines, autrefois si fréquentes, ces braves défenseurs affamés se dévoraient entre eux avec une touchante émulation.

TANJORE

La célèbre pagode de Tanjore occupe une surface moins étendue que celles de Madura et de Sriningam, mais c'est, à mon avis, l'une des plus belles constructions de l'Inde. Elle peut rivaliser, sous le rapport de la pureté du style et de l'élégance des proportions, avec les monuments les plus remarquables de la Renaissance italienne.

Une des cours renferme un taureau de granit de proportions colossales, considéré, à juste titre, comme le plus beau morceau de sculpture qu'ait produit l'art hindou.

Nous quittons Tanjore dans l'après-midi pour prendre la ligne de l'Est, qui doit nous conduire à Cuddalore.

Rien de remarquable dans cette ville, si ce n'est que l'on n'y trouve ni hôtel, ni bungalow.

Voici l'adresse de notre nouveau domicile : La septième voiture à droite, au fond de la gare n° 228 *upper class.*

Nous le meublons de nos colis respectifs, que nous laissons à la garde de Brahma, et vogue la galère !

Bien des fois, pendant le cours du voyage, nous avons laissé ainsi nos bagages à l'abandon dans les gares de chemin de fer ou dans les voitures, et je dois proclamer, à la louange des indigènes, qu'ils ne nous ont jamais rien dérobé. Les choses ne se passent pas toujours ainsi en Europe. Nous sommes bien autrement civilisés !

PONDICHÉRY

Pondichéry est la capitale des possessions françaises dans l'Inde. Ces possessions se réduisent en somme à fort peu de chose : Chandernagor, sur l'Hougly, non loin de Calcutta, avec huit cents hectares ; Yanon, Karikal, et le petit port de Mahé, sur la côte du Malabar, mesurant ensemble 360 kilomètres carrés, éparpillés en tronçons insignifiants, et sans la moindre cohésion, dans l'immensité de ce vaste territoire de 3,500,000 kilomètres carrés, contenant 250 millions d'habitants !

Ces petites colonies ne peuvent avoir d'autres limites qu'un simple fossé d'irrigation ; il est interdit, en outre, au gouvernement français d'y construire des fortifications et d'y entretenir des troupes.

Voilà tout ce qui reste du vaste empire que le célèbre Dupleix tenait, pour ainsi dire, dans sa main puissante, et dont il voulait doter son pays ! Triste leçon pour les gouvernements myopes, peu soucieux de l'avenir, et qui se contentent d'élever quelques statues, trop souvent mauvaises, aux hommes de génie qu'ils ont méconnus !

La ville se développe au bord de la mer, sur une étendue de deux kilomètres ; elle a fort bon air, avec ses larges rues qu'ombragent de beaux arbres, et ses jolies constructions entourées de jardins.

La population indigène y vit heureuse, et semble avoir emprunté quelque chose de l'amabilité des colons français, tandis que ces derniers, par contre, y ont adopté la mollesse des Asiatiques.

Pondichéry me fait l'effet du palais de la Belle au bois dormant.

Sous l'influence d'un climat chaud et humide, et sur toute l'étendue de ce territoire fertile et fort bien cultivé, les arbres des tropiques atteignent de fort belles proportions. Nous visitons successivement le jardin d'acclimatation, la Pagode de Villenour, les marchés, etc... et puisque nous sommes à Pondichéry, il est impossible de ne pas faire mention d'un singulier véhicule, fort en usage dans le pays.

Qu'on se figure un vélocipède à trois roues, dont l'une, celle de devant, est munie d'un gouvernail que le voyageur dirige à son gré. Toute la machine est recouverte d'une sorte de dais muni de rideaux que l'on peut fermer à volonté, en cas de pluie ou de soleil.

Deux hommes poussent l'appareil. Lorsque la route est plane, ces hommes courent pendant des heures entières avec la vitesse d'un cheval au trot. Cette voiture se nomme pousse-pousse. Deux personnes, sans plus, peuvent prendre place sur la banquette, et pour une somme modique on peut faire de très longues promenades.

Le mouvement commercial de Pondichéry est sans importance. Bien que la rade soit une des plus sûres de la côte du Coromandel, il est difficile, sinon impossible, d'y construire un port, à cause d'un violent ressac, qui se fait sentir sur la côte de la baie du Bengale. Bien déchue de son ancienne splendeur, cette ville, qui renfermait, du temps de Dupleix, 75,000 habitants, en compte à peine aujourd'hui 40,000.

MADRAS

Cent soixante-sept kilomètres au plus séparent Pondichéry de Madras et cependant le climat y est tout différent. Les saisons n'y sont pas aussi régulières que dans le centre de l'Inde; la pluie est rare entre les mois d'octobre et d'avril. A Madras, au contraire, on calcule qu'il tombe, en moyenne, 365 bonnes averses par année.

De même que Pondichéry, la ville s'étend le long de la côte, battue sans cesse par les lames furieuses; mais là s'arrête la ressemblance. Autant la ville de Pondichéry est en état de somnolence, autant Madras, qui compte, avec ses faubourgs, environ huit cent mille habitants, est vivante et animée.

Le *Meinam* des Messageries maritimes, faisant le service entre Pointe-de-Galle, Madras et Calcutta, ne passera ici que dans six jours, et je me fais une fête de pouvoir me livrer à ma passion pour les douces flâneries au bord de la mer et dans les quartiers indiens.

La ville de Madras est le chef-lieu de la présidence du même nom, comprenant une superficie de 3,683 myriamètres carrés et trente et un millions cinq cent mille habitants.

Bien que Madras ne possède qu'une rade foraine assez médiocre, une foule remuante et bigarrée encombre la large voie carrossable, bordée de constructions, qui se développent au bord de la mer sur une longueur de quinze kilomètres.

Des véhicules étranges, attelés de buffles, transportant des balles de café, débouchent des rues adjacentes, suivis de gracieuses carrioles de voyage, surmontées d'une sorte de dais en forme de coupole, sous lequel sont assises des femmes voilées, entourées de nichées d'enfants nus, qui, semblables à de petits poussins, montrent leur jolie tête effarée entre les plis des vêtements de leur mère.

Les porteurs de palanquins, maigres et nerveux, circulent allègre-

ment dans la cohue, ployant sous le poids de quelque négociant ventru se rendant à son comptoir. Des bandes de pèlerins vêtus de jaune se croisent avec une troupe de cipayes, précédés d'une musique plus sonore qu'harmonieuse.

De cette rue tapageuse, descendons sur la plage. C'est le matin, il est six heures et demie, le soleil montre à peine son disque rosé au-dessus de l'Océan bleu.

Le sable, lavé par l'orage de la nuit précédente, a conservé toute sa fraîcheur; la température est délicieuse.

Les lames déferlent avec fracas sur la côte frangée d'écume, tandis que les pêcheurs s'efforcent de lancer leurs canots contre les vagues déchaînées qui les rejettent pêle-mêle sur la rive. Ils recommencent l'opération et toujours les lames les repoussent et éclatent en fusée sur leur buste de bronze qui se détache en vigueur sur le sable miroitant... Enfin, le canot est à flot, les pêcheurs s'y précipitent vivement et s'éloignent à force de rames.

Devant nous, à quelques centaines de mètres de la côte, au milieu des brisants, deux hommes sont debout, calmes et impassibles sur la mer en fureur. On ne distingue ni pirogues, ni canots. Ces hommes s'engloutissent, on les croit perdus! quand tout à coup on les voit reparaître sur la crête des lames, au milieu d'un tourbillon d'écume qui les inonde et qui ruisselle sur leurs épaules nues.

Ce sont des pêcheurs en catimaron. Le catimaron est un radeau fort en usage sur la côte du Coromandel. Il se compose ordinairement de trois pièces de bois de pin ou de cocotier, de quatre à cinq mètres de longueur, taillées en forme de cigare et reliées par des cordes en fil de coco. On le dirige à la pagaie ou à la voile; le gouvernail est une planche attachée derrière, qui ne peut varier d'angle, et dont l'effet est d'empêcher la dérive. Les catimarons n'ont à bord que des Lascars qui les manœuvrent avec une adresse merveilleuse; ils sont parfois trois ou quatre, mais le plus souvent deux.

Malgré leur simplicité un peu barbare, ces esquifs insubmersibles

sont fort utiles pour franchir les barres les plus fortes, alors qu'aucune barque n'oserait le tenter.

Par les gros temps, on les emploie à transborder les voyageurs et à envoyer des dépêches aux navires mouillés au large ; il survient peu d'accidents, et si l'un des passagers tombe à l'eau, il est aussitôt repêché par les *Lascars ;* c'est, comme on le voit, très pratique, pour peu qu'on ne craigne pas d'être mouillé comme un phoque.

D'autres machines non moins bizarres sont échouées par centaines sur le sable. On les nomme *massoulas ;* ceux-ci transbordent non seulement les voyageurs, mais encore les marchandises.

Ce sont de lourds sabots pointus construits en planches de cocotier grossièrement dressées à coups de hache, et reliées par des bouts de cordes disposés comme de larges coutures ; l'intérieur est garni de traverses sur lesquelles douze à seize rameurs trouvent place.

Voici un de ces massoulas, couché sur le flanc, et maintenu dans cette position par douze Indiens. Il s'agit d'embarquer des chevaux ; un de ces animaux est amené devant la partie creuse du canot, un homme l'aveugle au moyen de son turban qu'il lui attache sur le front, car la bête, très effrayée par le bruit des lames, recule et se cabre. On l'attire tout d ucement en lui présentant une poignée d'herbe sèche. Dès que le cheval a posé les pieds sur le rebord du canot, les hommes qui l'étayaient s'échappent et patatras ! le canot reprend son assiette, tandis que le cheval roule au fond, les quatre fers en l'air.

On pousse le canot au large auprès d'un navire à l'ancre, et les chevaux sont hissés à bord au moyen de grues.

Les pirogues à contre-poids sont tout aussi insubmersibles que les catimarons, mais leur aspect est bien plus étrange encore ; à les voir de loin, on les prendrait pour de gigantesques scorpions arpentant la surface liquide.

Les Anglais font tous leurs efforts pour améliorer les abords de

Madras et les rend repraticables aux navires de commerce. Un embarcadère en fer, se prolongeant en angle droit avec la côte jusqu'au delà des brisants, rend plus facile aujourd'hui le transbordement des voyageurs et des marchandises. Mais cette opération ne peut se faire que par les temps de calme, assez rares dans cette région.

Ils espèrent en outre pouvoir y créer un abri pour les navires, en prolongeant les brise-lames. C'est enfin, entre l'homme et la nature, une lutte opiniâtre, dans laquelle, je le crains fort, l'homme n'aura pas le dernier mot, quelque terrible cyclone pouvant, d'un jour à l'autre, balayer tous ces travaux comme des brins de paille.

Mais il est dix heures, et le soleil me chasse de la plage. Je me réfugie sous la veranda de notre bungalow, décoré du nom pompeux d'hôtel, mais dont le seul agrément consiste dans sa belle situation au bord de la mer.

Des jongleurs et des charmeurs de serpents, sans autres vêtements qu'un turban et un mouchoir retenu autour des reins par une ficelle, viennent s'accroupir devant moi, et exécutent, avec un matériel très restreint, les tours les plus surprenants.

Pour n'en citer qu'un exemple entre mille : une jeune fille, frêle et gracieuse, assise à côté d'eux, enfile une aiguille au moyen de ses petits pieds, dont les doigts manœuvrent avec la même dextérité que les doigts de la main.

Vers le soir, les promeneurs s'assemblent au jardin zoologique, nommé le *People's-Park*, où la musique des cipayes donne des concerts, dont les bruyants accords, d'une justesse douteuse, semblent faire une très vive impression sur les tigres et les panthères.

Le People's-Park, de même que le jardin botanique, est fort bien planté et mérite d'être visité, fût-ce même par des voyageurs revenant de Ceylan.

On ne rencontre pas de monuments anciens à Madras ; cette ville, relativement moderne, et dont l'emplacement a été très mal choisi sur une côte détestable, et sans rivière qui pût faciliter le trafic avec

l'intérieur du pays, fut fondée par les Anglais vers le milieu du XVII[e] siècle.

Le *Meinam* est en rade ; nous nous rendons à bord d'un massoula occupé par seize rameurs qui, dirigés par un chef d'orchestre, battent la lame avec entrain en chantant des strophes. Malgré les embruns qui nous aspergent à plusieurs reprises, je ne puis me défendre d'admirer le côté plastique de ces adroits bateliers, dont les épaules musclées, vernies par l'eau de mer, ont emprunté la patine du vieux bronze.

En mettant le pied sur le *Meinam*, nous avons l'agréable surprise de nous trouver en pays de connaissance ; deux officiers du bord, que nous avions rencontrés dans d'autres parages, viennent nous souhaiter la bienvenue.

Le *Meinam* prend le large ; la côte du Coromandel, dominée par la ligne bleuâtre des monts Palikats, s'efface graduellement. Nous sommes dans l'océan Indien.

Si nous avons la chance d'éviter le mauvais temps, nous serons à Calcutta dans quatre jours.

L'HOUGLY

Après une traversée fort agréable et sans autre incident que la rupture du gouvernail, remplacé en quelques heures par un *gouvernail de fortune*, nous stoppons à l'embouchure de l'Hougly, à l'aube du quatrième jour, en face des Sandheads (têtes de sable), immenses bancs de limon que le Gange dépose à ses embouchures, et qui en rendent les approches si dangereuses, que cette région peut être considérée comme un vaste cimetière où se sont engloutis des milliers de navires, et autour duquel flottent parfois les cadavres des Indous épargnés par la dent des crocodiles, pour devenir bientôt la proie des requins.

Devant nous se développe à perte de vue la grande île de Saugor, contrée malsaine couverte de jungles épaisses où la fièvre paludéenne fait annuellement autant de victimes que les tigres et les panthères.

Le pilote monte à bord, c'est un Européen ayant toutes les apparences d'un parfait gentleman. Il paraît que dans ces parages le métier de pilote peut être fort lucratif ; si j'en crois quelques armateurs, ces gentlemen ne se gênent pas pour rançonner les navires en détresse, selon l'importance de leur cargaison, lorsqu'ils se présentent devant les embouchures du Gange à l'époque des cyclones.

Bientôt nous distinguons les deux rives de l'Hougly, large à cet endroit de 18 à 20 kilomètres. Les côtes marécageuses, mais fertiles, se relèvent peu à peu. D'énormes crocodiles digèrent et dorment au soleil sur la rive sablonneuse; de loin en loin, pareils à des fragments de troncs d'arbres enfumés, des cadavres d'Indous passent emportés par le courant du fleuve ; les femmes flottent ayant le visage tourné vers le ciel, tandis que les hommes, la face tournée vers l'eau, ne montrent que les épaules.

Bon nombre de marins ont pu observer ce singulier phénomène, et l'on se demande quelle pourrait bien en être la cause. La seule explication, je vous la donne telle quelle, c'est que les parties graisseuses qui couvrent d'ordinaire la poitrine des femmes étant les plus légères, leur cadavre prend tout naturellement la position indiquée par les lois de la pesanteur. L'exception semble confirmer la règle, car les femmes maigres ne jouissent pas du même privilège.

Après un temps d'arrêt à la station télégraphique de Diamond-Harbour, le fleuve se rétrécit et s'anime ; l'image de la vie s'accentue en même temps que l'idée de la mort s'impose. De longues traînées de cendres noires, entremêlées de tronçons de cadavres fumants, suivent le fil de l'eau; une grande activité règne dans les campagnes environnantes et sur le fleuve ; de grandes barques indoues recouvertes de chaume sont amarrées aux deux rives de l'Hougly, les navires à voiles, les lourds remorqueurs à vapeur se croisent avec

d'élégantes pirogues ; des villages apparaissent çà et là entre des bouquets de cocotiers ; les usines, les bûchers funéraires en pleine activité mêlent leur fumée qui se rabat en longues bandes rousses sur le fleuve sacré...

..... Nous approchons de Calcutta ; devant nous, une forêt de mâts coupe la ligne de l'horizon. Il semble que tous les plus fins voiliers du monde se soient donné rendez-vous dans le port.

Magnifique spectacle ! j'avoue mon faible pour le navire à voiles, ce merveilleux édifice, où s'est accumulé le génie de l'homme, de génération en génération, depuis l'informe canot des pirates normands jusqu'aux élégants clippers américains, sillonnant l'espace comme de blanches mouettes. Mais reprenons terre : nous sommes arrivés.



CALCUTTA

CALCUTTA

Le *Meinam* se met à l'ancre, en face des bâtiments de l'agence des Messageries maritimes, situés à Garden-Reach, dans les faubourgs de Calcutta. Il nous reste à faire huit kilomètres en voiture avant d'atteindre le centre de la ville.

Bien que je ne sois guère séduit par ces grandes agglomérations modernes, où la passion du lucre et la lutte pour l'existence prennent souvent des proportions épiques, je suis obligé de convenir que la métropole de l'empire des Indes a un caractère de grandeur.

En voyant ce port si animé, sur un des plus beaux fleuves du monde, ces larges rues bordées de magasins somptueux, ces squares, entourés de palais, où le confort anglais s'allie au luxe oriental, en admirant ces belles promenades au bord de l'Hougly, où circulent de nombreux cavaliers, d'élégantes amazones et des milliers d'équipages, l'étranger venant d'Europe ne pourrait se douter que cette ville opulente n'était, au commencement du XVIIe siècle, qu'une infecte bourgade entourée de marais, et que, non loin de la capitale d'un empire de deux cent quarante millions d'habitants, presque à ses portes, il existe encore aujourd'hui une vaste région peuplée d'animaux féroces, où les tigres déjeunent d'un employé du télégraphe et soupent d'un receveur de contributions.

Cette région basse et marécageuse commence à 10 lieues de Calcutta, et occupe les bords de la baie du Bengale, entre les bouches du Gange et de l'Hougly, sur une longueur de 400 kilomètres. C'est le Sunderbunt.

Mais, soyez sans crainte, cher lecteur, je ne vous y conduirai pas, et nous ne verrons que la ville et ses environs.

Grâce à l'obligeance d'un officier du *Meinam*, M. M., qui veut bien nous accompagner dans nos excursions, nous sommes bientôt à même de juger dans son ensemble, cette remuante cité et l'importance de son commerce.

La largeur moyenne de l'Hougly à Calcutta est d'un kilomètre. Six cents navires à voiles et de nombreux steamers sont amarrés le long des quais et devant les docks, où, semblables à des fourmis noires, s'agitent, vont et viennent, dans l'atmosphère poussiéreuse et par un soleil de plomb, des milliers de pauvres diables nus et ruisselants de sueur, ployant les reins sous de lourds fardeaux.

Je n'entreprendrai pas de vous décrire le mouvement du port ; les grues, les dragues, les presses hydrauliques pour les balles de jute et de coton, ni de vous expliquer l'emploi d'une foule d'appareils que l'on peut voir fonctionner à Liverpool ou à Anvers : j'aime mieux vous faire visiter le palais et la résidence de l'ancien roi d'Oude, avec ses jolies constructions moresques et son vaste parc, qui se développe sur les bords du fleuve, et dont l'aspect nous avait séduit en arrivant à Calcutta.

Fort peu d'étrangers sont admis dans cette résidence, mais, comme *Guzman*, nous ne connaissons pas d'obstacles. Dès la veille, notre aimable cicérone, M. M., s'était mis en rapport avec le secrétaire du roi, pour lui faire part de notre désir de visiter la résidence. La négociation fut si bien conduite que, ce matin même, nous recevions la permission demandée.

Notre hôtel est situé au centre de la ville. Nous partons de bonne heure, car la course est longue ; nous contournons en partie la belle résidence de lord Ripon, vice-roi des Indes, non loin de l'esplanade. Nous passons successivement devant le fort William, en longeant la rive gauche de l'Hougly, qui communique avec la banlieue où sont situées les agences maritimes et les agences commer-

ciales. Enfin, après un parcours de quelques kilomètres à travers de pauvres villages, nous arrivons devant l'entrée de la résidence du roi d'Oude.

L'infortuné souverain possède, dit-on, plus de cent femmes ; il est affligé, en outre, de zoolâtrie, et bien qu'il reçoive une forte subvention du gouvernement anglais, il parvient difficilement à nouer les deux bouts, à cause de ses fantaisies coûteuses et des frais d'entretien des nombreux animaux qui peuplent son parc.

Son secrétaire avait bien fait les choses ; quelques gros bonnets du palais, accompagnés de deux cents gardiens et serviteurs, sont rangés devant l'entrée du parc, pour nous en faire les honneurs. Ne croyez pas que j'exagère, le département des pigeons comporte, à lui seul, une centaine de gardiens.

Commençons par là : au-dessus des jardins, l'œil suit les contours capricieux d'une nuée blanche qui, en tourbillonnant, intercepte par intervalles les rayons du soleil, et projette son ombre mouvante sur les pelouses et les massifs de palmiers. Cette nuée changeante s'élève et s'abaisse, s'étale en cercle, ou redescend en spirales comme une trombe puis remonte et s'ouvre tout à coup comme un gigantesque parasol : ce sont les pigeons blancs ; on nous dit qu'il y en a cent mille ! Ce chiffre nous paraît exagéré, mais nous aimons mieux l'admettre sur parole que d'en vérifier l'exactitude.

Rien n'est plus ravissant que cette multitude voletante et nacrée, se détachant sur le bleu du ciel, et qui, passant successivement du blanc d'argent au gris-perle, prend soudain l'aspect d'un gigantesque velum de soie.

A l'appel d'un gardien, les oiseaux se rassemblent, se rapprochent de terre ; l'air refoulé vous frappe au visage, tandis que la masse compacte, comme une avalanche de neige, tombe et s'étale sur l'immense pelouse.

Chaque palais compte parmi ses employés un certain nombre de

dresseurs de pigeons, car ce goût est fort répandu dans l'Inde, et notamment chez les princes mahométans.

Voici comment la chose se pratique : sur les terrasses des pavillons, ou sur de légers échafaudages établis dans les jardins, des hommes sont debout, en plein soleil, et agitent sans cesse de petits drapeaux rouges, en poussant un cri particulier, soit pour rappeler les oiseaux, soit pour les faire lever; à force de patience, ils parviennent à leur faire exécuter les évolutions les plus capricieuses. Sur un signal donné, les pigeons s'abattent, on leur jette des graines, puis le vol recommence.

Passons à d'autres exercices : dirigeons-nous vers un angle de la pelouse.

Un vénérable vieillard, assis le dos courbé, attire notre attention.

A notre approche il se retourne d'un air maussade, en fronçant ses énormes sourcils ; mais en apercevant les gardiens qui nous suivent, sa figure s'épanouit, il se lève en s'appuyant sur son bâton, et répond à leur salam en portant successivement la main de son cœur à son front ; puis le chef de notre escorte s'avance respectueusement, et lui présente le houkah (1). Ce respectable personnage prend l'appareil, l'examine un instant en connaisseur, souffle gravement sur le charbon, puis se met à lancer d'énormes bouffées de tabac... Horreur ! ce vieillard était un singe! un orang-outang de la taille d'un homme.

Au cours de notre promenade dans le parc, nous rencontrons plusieurs de ces grands singes. Ils jouissent d'une demi-liberté dont ils paraissent se contenter.

Tous les animaux de l'Inde, excepté les tigres et les panthères, circulent librement dans ce parc. Ce sont des troupeaux d'antilopes, de daims, de gazelles, quelques éléphants, des buffles ; tout cela vit pêle-mêle avec les volatiles de toutes sortes. Les hérons roses, les canards multicolores, les cygnes noirs, les pélicans, les poules d'eau

(1) Sorte de pipe, formée d'une noix de coco munie de deux tuyaux, dont l'un se termine par un bout d'ambre, et l'autre par un culot en terre cuite contenant du charbon allumé, recouvert d'une mixture de tabac.

barbotent dans les bassins ; les perroquets pullulent dans les arbres et vous assourdissent de leurs cris ; voici enfin un coin silencieux : c'est la fosse aux serpents.

Cette construction peut mesurer 30 mètres carrés et six mètres de profondeur. Les murs de soutènement sont revêtus de marbre poli ; un énorme rocher artificiel, perforé de trous de différentes dimensions, occupe le centre de la fosse. Dans les creux de ce rocher grouille, dans une horrible promiscuité, une infinité d'êtres visqueux et terribles ; quelques-uns étalent au soleil leur corps luisant et tacheté ; il y en a de verts, de bleus et de noirs. D'énormes boas s'entrelacent et glissent lentement dans les anfractuosités du rocher ; d'autres, se dissimulant dans les creux sombres, ne montrent que leur tête plate, triangulaire et sinistre.

Il paraît que nous ne voyons pas la chose dans son beau ; il fait trop froid, nous dit-on ; le thermomètre ne marque que 30 degrés centigrades !

Indépendamment des nombreux animaux répandus dans les jardins, les appartements du sérail sont encombrés de volières et de cages dorées remplies d'oiseaux chanteurs. On nous permet de contempler de loin l'extérieur de ce charmant colombier.

J'allais oublier les tigres. Je me contente de vous dire qu'en les voyant ici, dans leur climat, on sent qu'on a devant soi les maîtres de la jungle.

M. M. nous apprend que le roi d'Oude les fit lâcher, il y a de cela quelques mois, *pour voir ce qu'ils feraient*. Faut-il ajouter qu'ils dévorèrent plusieurs hommes, et que l'autorité anglaise fit dire très sèchement au roi d'avoir à cesser ces mauvaises plaisanteries ?

Une surprise nous attendait à la sortie. Malgré toute notre insistance, il fut impossible de faire accepter le moindre bakchich aux gardiens du palais. Mais une fois n'est pas coutume !!!

Avant de nous remettre en route, un conseil : si vous aimez à dormir la grasse matinée, n'allez pas en Orient : vous perdriez vos

heures les plus précieuses et les plus agréables. Quant à vouloir circuler au milieu de la journée, alors que la nature entière semble faire la sieste, il n'y faut pas songer; ce serait fort pénible et même dangereux. Cela dit une fois pour toutes, marchons!

Dirigeons-nous cette fois du côté nord de la ville, et allons prendre notre poste d'observation sur le grand pont de bateaux qui relie Calcutta au faubourg de Howrah.

En amont du pont, le fleuve perd tout à coup son caractère européen ; aux grands steamers tapageurs succèdent une infinité de pirogues et de barques d'une coupe bizarre, qui se balancent mollement sur les flots ; un gouvernail démesuré, fait d'un tronc d'arbre muni d'une spatule, est fixé au-dessus de l'arrière, relevé en forme de conque, et recouvert de nattes et de toitures en rotin brunies par le soleil.

Sur toutes les vergues sont perchés en enfilade des multitudes de vautours et de corbeaux, qui dorment la tête sous l'aile et se dessinent sur le ciel comme des notes de musique.

De grands radeaux sur lesquels s'étagent des habitations fantastiques rappelant les dessins japonais, sont amarrés aux deux rives ; rien de plus pittoresque que ces villages flottants, se mirant dans les eaux grises, et dont les profils étranges se découpent en noir sur le linceul de vapeur qui enveloppe le fleuve encore endormi.

A cette heure vague, indécise, qui précède l'aurore, le paysage monochrome, avec ses noirs estompés et ses blancs ternis, me fait l'effet d'une ancienne eau-forte. Rien n'annonce encore le réveil de la grande cité; c'est le moment où les femmes de haute caste viennent faire leurs ablutions au bord du fleuve sacré. Déjà, une longue procession de fantômes blancs débouche des rues adjacentes, et se dirige silencieusement vers les gradins en amphithéâtre qui bordent l'Hougly.

Quelques jeunes femmes sont dans l'eau, et rejettent d'un seul

coup les vêtements qui les recouvrent, tandis que leurs beaux cheveux noirs se déroulent sur leur dos bronzé...

Avant de sortir du fleuve, elles s'enveloppent avec beaucoup de décence de l'étoffe mouillée qui dessine leur buste cambré; rapidement, elles changent de toilette, et s'en retournent avec la dignité de vestales.

Peu à peu, leur nombre augmente, et bientôt les gradins disparaissent sous un flot de fidèles des deux sexes et de toutes castes...

Le jour paraît, c'est superbe! Seul le pinceau d'un Titien pourrait rendre l'harmonie de ces masses confuses, de ces étoffes rouges et blanches encadrant les chairs brunes, et sur lesquelles le soleil du matin jette une coulée de chaude lumière!

Continuons notre excursion en remontant la rive gauche de l'Hougly.

Au milieu de la foule remuante, je remarque deux hommes portant sur une civière faite de deux bambous un cadavre rigide enveloppé d'un linceul; quelques individus lui font cortège; suivons-les.

Après un parcours de quelques centaines de mètres, une fumée épaisse nous avertit que nous sommes devant le *Nimtollat burning ghât* (1). C'est ici que les Hindous de Calcutta viennent brûler leurs morts.

Tous les Hindous n'ayant pas le moyen de faire les frais d'un bûcher, car le bois coûte cher, le gouvernement anglais a fait établir, en amont et en aval de la ville, des enclos où les pauvres gens sont brûlés gratuitement.

Un mur de quatre à cinq mètres de hauteur dérobe ce spectacle à la vue des passants. On entre par l'un des côtés formant un angle droit avec le fleuve; une vingtaine de personnes sont là réunies; accroupies dans les coins, elles semblent causer de leurs affaires et

(1) Ghât, mot hindoustani qui s'applique aux montagnes escarpées, de même qu'aux escaliers ou quais empierrés qui permettent aux fidèles de descendre dans le fleuve sans devoir marcher dans la vase.

ne font pas la moindre attention au spectacle qu'elles ont devant les yeux.

Nos deux hommes vont déposer le cadavre au bas de l'immense escalier, de façon que l'eau sacrée lui baigne les pieds.

Voyons maintenant ce qui se passe en haut, sur la petite terrasse de l'enclos.

Trois cadavres s'y consument lentement, tandis que de grands diables de parias, à moitié nus, attisent le feu à l'aide de gros bambous verts, et défoncent à tour de bras les carcasses noircies pour hâter la combustion.

Un quatrième bûcher ne contient plus qu'une masse informe de tibias, de fémurs carbonisés, que l'on jette sur un plan incliné ; les cendres glissent dans le fleuve, les parents quittent l'enclos sans manifester la moindre émotion, et tout est dit.

Sur la même place, encore toute chaude, on prépare le bûcher du nouveau venu, que les deux hommes viennent déposer sur cinq ou six bûches alignées au-dessus d'une petite excavation. En enlevant le linceul qui le recouvre, ils font rouler sur le côté le cadavre mal équilibré... c'est une femme ; on l'assujettit, la face tournée vers le ciel, puis on recouvre le corps d'une série de bûches d'un mètre de longueur, laissant dépasser les jambes rigides et la tête noire et décharnée.

Après lui avoir versé quelques gouttes d'eau sur les yeux, le plus proche parent met le feu aux quatre coins du bûcher, puis il va s'asseoir et causer avec ses amis.

Bientôt, le crépitement de la flamme annonce que la combustion commence ; une odeur âcre de chair brûlée se répand, tandis que le cadavre se racornit et se rapetisse à vue d'œil...

Après cinq quarts d'heure, l'opération est terminée. J'allais me retirer, lorsque l'individu qui avait mis le feu au bûcher s'approcha de moi en souriant, et me mit dans la main un morceau de tibia calciné et brûlant. Singulier cadeau ! Mais pourquoi ce sourire ? Ce cadavre était-il peut-être celui de sa belle mère ?

J'ai vu brûler, par la suite, les morts à Benarès, et j'ai pu m'assurer que l'on y mettait bien moins de façons ; les cadavres à peine roussis étaient confiés au fleuve, et dans bien des villages pauvres, on ne les brûlait pas du tout.

Pour l'Indien, la mort n'a rien de sinistre, ce n'est que le commencement d'une nouvelle existence, avec la perspective d'un meilleur sort en récompense de ses bonnes actions ; son ambition ne va pas plus loin que de renaître dans le corps d'un brahme.

C'est simple comme bonjour !

C'est jour de course, dirigeons-nous du côté de l'esplanade, cela nous rappellera, pour un instant, l'Europe, car, si bon nombre d'Anglais s'expatrient aisément sans esprit de retour, cela tient à ce qu'ils implantent partout leurs mœurs et leurs habitudes ; on danse à Calcutta, à Bombay, comme à Londres ; on y boit du thé, du pale-ale ; on y joue au croquet, de même que l'on patine dans le Skating-Ring d'Aden, par des températures de 38 degrés centigrades. Les dimanches sont consacrés à la prière, et si le temple fait défaut, on a sa Bible ; cela suffit.

Pour se rendre compte du faste qui règne à Calcutta parmi les hautes classes, on doit se faire conduire au Strand, à l'heure de la promenade, pendant la saison du high-life, d'octobre à mars. Les princes indiens y rivalisent de luxe et d'élégance avec les banquiers anglais ou les gros négociants Parsis (1).

La colonie européenne y exhibe les modes nouvelles de Paris ou de Londres, et c'est à qui éclipsera son voisin par la beauté de son attelage, ou par la richesse des livrées de ses laquais qui se tiennent, chamarrés comme des valets de pique, derrière les voitures. Une file interminable de brillants équipages encombre le bord de l'Hougly

(1) Les descendants des anciens Perses, sectateurs de Zoroastre.

ou circule autour du kiosque où les musiques militaires donnent des concerts, dont le programme se compose souvent de morceaux d'Auber et de flonflons d'Offenbach.

Si, par opposition à tout ce luxe, la classe inférieure de Calcutta fournit un assez triste échantillon de la race indoue, par contre, la classe moyenne ou bourgeoise offre l'image d'une nouvelle couche sociale en voie de formation, et fort intéressante à étudier dans un pays où les mœurs et les coutumes semblaient s'être momifiées depuis des milliers d'années. C'est la classe des *babous* (c'est ainsi que l'on nomme les bourgeois dans toute l'Inde).

Cette nouvelle couche sociale, prenant sa source directe dans la petite bourgeoisie, et dans le peuple dégradé par des siècles d'ignorance ou par le fanatisme des Brahmes, offre par cela même la preuve concluante de ce que peut l'instruction sur les races les plus appauvries.

Autant le peuple est mou et avili, autant les babous sont probes, travailleurs et désireux d'atteindre au niveau intellectuel de leurs conquérants.

Grâce à l'appui du vice-roi, ces bourgeois se sont mis à la tête d'un mouvement qui doit anéantir enfin la fatale barrière des castes, et peut avoir, par la suite, les plus heureuses conséquences pour l'avenir de l'Empire indien.

Le côté physique de ces Bengalis n'est pas moins remarquable que leur transformation morale. Le type est beau ; ils sont vigoureux, bien proportionnés, et ne rappellent en rien leur modeste origine.

Leur costume est identique à celui des anciens Romains, ils ne portent pas de coiffure, leurs cheveux sont coupés à la Titus.

Artistement drapés dans un manteau de cachemire blanc ou pourpre, ils ont une dignité d'allure, qui fait qu'à côté d'eux les Européens ont l'air de palefreniers.

Ils possèdent, en outre, deux qualités très précieuses dans ce climat torride et énervant : leur assiduité au travail et leur force de

résistance ; qualités qui, dans l'Inde, s'usent bientôt chez les Européens les plus robustes. Aussi, ont-ils envahi rapidement une foule d'emplois, dans les tribunaux, les banques, l'administration des chemins de fer et des télégraphes.

Encouragés par le gouvernement, ils ont fondé des écoles, des collèges, des universités, et se mettront bientôt à la tête du mouvement commercial. Le jour n'est peut-être pas éloigné où on leur confiera l'administration des villes et des communes, et, qui sait? plus tard le *self government*... avec le protectorat.

Calcutta offre d'autres promenades que le Strand; citons avant tout le Jardin botanique, situé sur la rive droite du fleuve, en aval de la ville.

Bien que ce jardin soit un des plus vastes et des plus beaux du monde entier, on y rencontre peu de promeneurs. On peut y circuler en voiture pendant des journées entières,et y passer en revue la flore tropicale de l'Afrique, de l'Amérique et de l'Océanie. Plantés dans un terrain d'alluvion très fertile, tous ces beaux végétaux y ont pris des proportions gigantesques.

On y admire un banyan (*ficus religiosa*) dont les branches recouvrent un espace de plus de deux cents mètres carrés. On le nomme aussi *multipliant* à cause de sa faculté de reproduction par les filaments radiculiformes qui descendent de ses branches horizontales ; ces filaments prennent racine et deviennent bientôt de nouveaux arbres qui se comportent de la même manière, de sorte que tous ces rejetons, soudés les uns aux autres, prennent l'aspect d'une forêt.

Rien ne croît sous les vastes et frais ombrages de ce bel arbre, et l'on s'y promène aussi à l'aise que sous la voûte d'une immense cathédrale gothique.

Après quelques excursions dans les environs, à la petite ville d'Hougly, à Barrackpore, et à la colonie française de Chandernagor, nous quittons définitivement Calcutta, pour nous rendre à Benarès,

par la grande ligne de l'*East-Indian-Peninsula* ; nous aurons à franchir d'une seule traite 765 kilomètres, mais cela ne nous effraye nullement, car dans aucun pays du monde on ne voyage aussi commodément et à aussi peu de frais.







J. ROBIE

VOYAGE

DANS L'INDE

